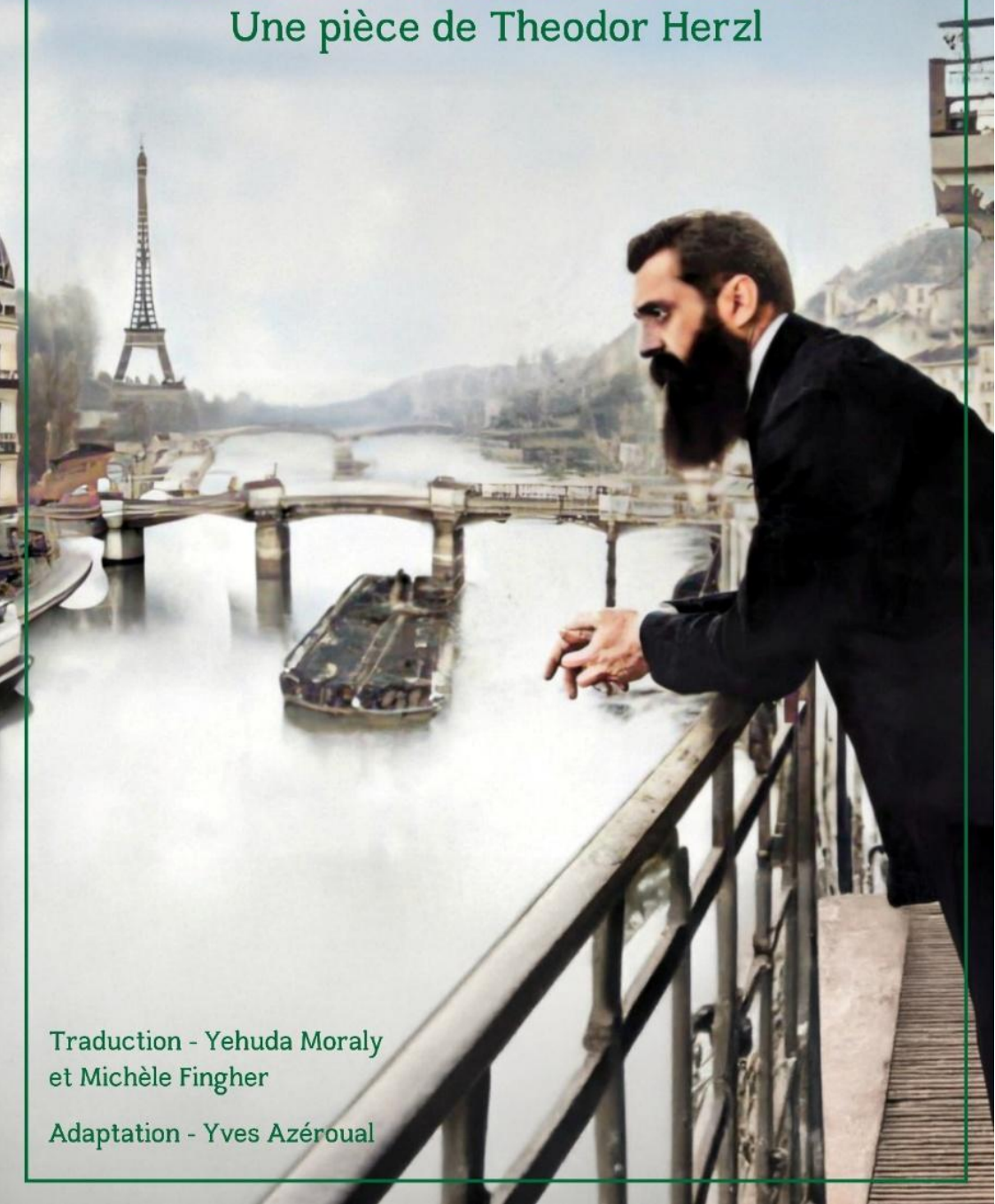


LE NOUVEAU GHETTO

Une pièce de Theodor Herzl



Traduction - Yehuda Moraly
et Michèle Fingher

Adaptation - Yves Azéroual

LE NOUVEAU GHETTO

DE THEODOR HERZL

L'organisation sioniste mondiale et son département de la promotion de la culture et de la langue hébraïques sont heureuses de vous offrir cette nouvelle version de la pièce du visionnaire Theodor HERZL : *Le nouveau ghetto*.

C'est à l'occasion de la semaine du sionisme français, que nous dévoilons ce texte qui donnera certainement à réfléchir à chacun de ses lecteurs. Et s'il devait se passer chez vous, cher lecteur, ce qui s'est passé chez HERZL, soyez prêt au changement. Votre vie ne sera plus la même.

Nous vous demandons de nous informer si vous décidez de mettre en scène et d'exploiter ce texte. Comptez sur nous pour vous accompagner dans vos initiatives.

Sionistement vôtre,

L'OSM

Tous droits de traduction, reproduction ou représentation intégrale ou partielle sont réservés pour tous les pays.

© osm@wzo.org.il © yehuda.moraly@mail.huji.ac.il

© michelef@hyperman.co.il



ההסתדרות הציונית העולמית
המחלקה לעברית ולתרבות
World Zionist Organization
Department of Hebrew and Culture



AVANT-PROPOS

HERZL ET MOI...

En adaptant cette pièce de Theodor HERZL – et je remercie Yaël David de m’avoir permis, en me confiant ce travail stimulant, de me replonger dans l’œuvre de ce visionnaire – je me suis souvenu que ma fréquentation de ce grand homme n’était ni fortuite ni récente.

Dans les années 1990, par l’intermédiaire d’un tiers, j’avais déjeuné avec le réalisateur Yves BOISSET, aujourd’hui décédé. Il avait pour projet un film sur ce personnage historique qui le fascinait. Je devais participer à l’écriture du scénario.

Au cours de nos échanges, j’évoquais une figure méconnue de l’auteur du livre prophétique l’État des Juifs. Celle du dramaturge. Mais également, je rappelais au cinéaste qu’avant de devenir le fondateur du sionisme, Theodor HERZL avait été journaliste, romancier et auteur dramatique. Son œuvre théâtrale comprend seize pièces qui, comme *Le nouveau ghetto*, traitent des questions sociales de son temps.

Écrit en 1894, *Le nouveau ghetto* donne à voir les différentes couches socioculturelles de la population juive viennoise. On y découvre un rabbin qui regrette le temps des ghettos où les Juifs étaient à l’abri de l’assimilation ; un riche banquier qui entend vivre comme un aristocrate ; un parvenu qui souffre de sa judéité et de petits boutiquiers qui parlent avec l’accent yiddish. Et on suit le parcours du personnage principal, un avocat, l’alter ego de HERZL, humaniste et généreux amené à se battre en duel contre un officier autrichien, et à en mourir.

Dans cette pièce, quel que soit leur degré d’assimilation, les Juifs se sentent à l’écart de la société. Se réfugier dans un ghetto spirituel ou au contraire s’assimiler conduisent ici l’un et l’autre à un échec.

Le nouveau ghetto a été écrit bien avant L'État des Juifs. C'est pourquoi l'on peut sans crainte affirmer que ce texte constitue un manifeste pour le sionisme avant l'heure.

L'impératif dans mon travail d'adaptation a été de rendre cette histoire viennoise du XIXème siècle la plus contemporaine possible. Sans trahir l'auteur ni sa pensée.

J'espère que cette adaptation répondra à cette double exigence.

YVES AZÉROUAL

INTRODUCTION

Qu'est-ce qui a amené Theodor HERZL à devenir un leader sioniste ? A priori, rien n'annonçait un tel engagement : HERZL était un Juif assimilé, on ne trouve pas trace de mariage religieux avec sa femme, Julie NASCHAUER, et on sait que son fils Hans n'a pas été circoncis. D'ailleurs, voici un extrait de l'une de ses lettres, écrite le 27 décembre 1892 :

J'ai un fils. Pour son bien, je préférerais me convertir aujourd'hui plutôt que demain, afin qu'il appartienne le plus tôt possible à la communauté chrétienne, et que lui soient épargnées les souffrances et les humiliations que j'ai supportées et continuerai de supporter parce que Juif.

Or à peine trois ans plus tard, en 1895, il envisage de créer un Etat juif et s'adresse au baron DE HIRSCH et au baron Edmond DE ROTHSCHILD pour concrétiser son projet.

Quels sont donc les événements qui ont motivé un tel revirement ? La dégradation d'Alfred DREYFUS dans la Cour des Invalides, le 5 janvier 1895, à laquelle il a assisté en tant que correspondant de la *Neue Freie Presse* ? Les scandales financiers dans lesquels des Juifs étaient impliqués ? C'est probable. Mais la biographie de HERZL signale un autre élément : l'écriture d'une pièce de théâtre qui lui fait soudain prendre conscience de l'impasse dans laquelle se trouvent les Juifs en Diaspora, et c'est un constat dramatique : les Juifs n'ont rien à faire à Vienne ni ailleurs ; quoi qu'ils fassent, quels que soient leur statut social, leur moralité, leur désir de s'intégrer, il subsistera toujours un écran qui les séparera des autres citoyens. Cette pièce, écrite en 1894 et dénommée *Le nouveau ghetto*, est d'ailleurs la seule où le dramaturge HERZL met en scène des personnages juifs.

Ce serait donc le théâtre qui aurait conduit HERZL sur la voie du sionisme ? La plupart des gens ignorent en effet qu'il a été un auteur dramatique prolifique : entre 1880 et 1905, il écrit au moins dix-sept pièces, la plupart d'entre elles – parmi celles acceptées par les

directeurs de théâtre – ayant été jouées à Vienne, mais ses textes ont presque tous été perdus (à la Bibliothèque Nationale de Vienne on ne trouve que le texte allemand de sa première pièce, *Compagniearbeit*, une comédie en un acte datant de 1880.) Deux pièces ont été traduites en anglais : *Das neue Ghetto – Le nouveau ghetto*, écrite en 1894 et jouée pour la première fois en 1898, et *I love you*, comédie en un acte écrite aux alentours de 1900. *Solon in Lieden*, publiée en 1905, a, elle, été traduite en hébreu.

C'est sur *Le nouveau ghetto* que va se porter notre réflexion, car cette pièce est tout à fait remarquable de par sa modernité : HERZL s'y confronte au problème de l'assimilation, voire à celui de toute présence juive dans une société étrangère et ce AVANT même la dégradation de DREYFUS dans la Cour des Invalides – ce qui tendrait à démontrer que cette scène n'aurait pas été le seul déclencheur de son sionisme – il avait déjà pris conscience de la « nécessité » d'un Etat juif. La pièce n'étant pas disponible en français, j'ai travaillé à sa traduction aux côtés du professeur Yehuda MORALY de l'Université Hébraïque de Jérusalem. (Il en existe une version en anglais de 1955 et une en hébreu de 1960, 2022). Avant d'entrer dans le vif du sujet, commençons par camper le paysage historique. Nous décrirons ensuite la trame de la pièce et nous nous efforcerons enfin d'en dégager son importance dans l'itinéraire de HERZL, en nous intéressant à ses personnages juifs.

Bref rappel du contexte historique

On sait que les Allemands et les Autrichiens aiment la précision, aussi disposons-nous de statistiques précises sur les Viennois de « confession mosaïque ». Entre 1857 et 1910, la capitale autrichienne voit sa population totale multipliée par 5 et sa population juive par 28 : on compte, en effet, en 1857, 6 217 Juifs viennois sur une population de 476 220 habitants, et, en 1910, plus de 175 000 Juifs sur une population d'un peu plus de deux millions. En quelques décennies,

Vienne est devenue l'une des grandes métropoles juives d'Europe centrale.

Les Juifs, qui viennent de tout l'Empire, ont vite compris que la voie d'accès aux professions libérales passe par l'enseignement supérieur. En 1890, soit quatre ans avant que HERZL écrive *Le nouveau ghetto*, les statistiques officielles révèlent que 48% des étudiants de la faculté de médecine sont juifs. Durant la décennie 1885-1895, 42% des avocats et médecins viennois sont d'origine juive, et on passe à 63% sur la période 1900- 1910.

Les Juifs viennois assimilés se considèrent comme Allemands d'Autriche et souhaitent donc être reconnus comme tels, mais les militants nationalistes nient que les Juifs fassent partie du peuple allemand et qu'ils aient quelque lien que ce soit avec la culture allemande³. Le mouvement pangermanique milite pour l'union de tous les Germains et des peuples d'origine germanique (Anglais, Scandinaves, Néerlandais, Autrichiens) afin de constituer la « Grande-Allemagne ». Le parti chrétien-social remporte les élections municipales de 1895 sur un programme antisémite : Karl LUEGER, connu pour son antisémitisme notoire, devient maire de Vienne en 1897.

HERZL a 18 ans lorsque sa famille s'installe à Vienne après le décès de sa sœur Pauline. Il y souffre d'une double marginalité : en tant que Hongrois, dans une ville où ils sont souvent mal vus, et en tant que Juif, à l'heure où, nous venons de le voir, l'antisémitisme prend une place de plus en plus importante. Ce sentiment de marginalité va le pousser dans un premier temps à « surcompenser », en adhérant à une ligue d'étudiants allemands – Albia – xénophobes et antisémites, portant le sabre, la casquette et l'écharpe aux couleurs noir et jaune de l'Autriche.

Le 11 mai 1881, HERZL se soumet à l'épreuve obligatoire du duel. Deux ans plus tard, la mort de Richard WAGNER met fin à cette volonté d'assimilation : Albia organise une cérémonie en l'honneur du grand

³ Jacques LE RIDER, *Les Juifs viennois à la Belle Epoque*, Editions Albin Michel, Paris, 2013.

compositeur, et un dirigeant de la ligue y prononce un discours particulièrement antisémite. C'est un premier avertissement pour HERZL : en signe de protestation il envoie sa démission, mais la confrérie ignore son geste et l'exclut purement et simplement. Il en sera marqué pour longtemps.

La trame de la pièce

HERZL a superbement choisi le cadre de sa pièce : les scandales financiers, nombreux en cette fin de 19^{ème} siècle, sont prétextes au développement d'une féroce haine anti-juive. Pensons à la faillite de l'Union Générale en 1882, à l'affaire de Panama dix ans plus tard, et à la manœuvre de Nathan DE ROTHSCHILD à la Bourse de Londres au lendemain de Waterloo (pour la petite histoire, Nathan DE ROTHSCHILD aurait connu l'issue de la bataille de Waterloo deux jours avant l'opinion publique anglaise grâce à son réseau d'informateurs, il aurait alors fait courir le bruit de la victoire de Napoléon afin de s'emparer des actions de l'industrie anglaise en forte baisse.)

Mais revenons au théâtre. La pièce se divise en quatre actes et l'intrigue se déroule sur trois plans. D'un côté, HERZL nous montre le monde de la Bourse avec les spéculateurs qui s'enrichissent, ou au contraire perdent toute leur fortune en agissant sur les cours. Appartiennent à cet univers trois personnages : un aristocrate autrichien qui a hérité d'une mine de charbon – VON SCHRAMM – et deux Juifs férus de questions boursières – FRITZ RHEINBERG, qui va perdre jusqu'à son dernier centime dans une spéculation sur les cours de la mine de VON SCHRAMM, et WASSERSTEIN, un petit Juif malin qui va se retrouver à la tête d'une véritable fortune. Bien entendu, ces manipulations n'ont aucun rapport avec la valeur réelle du capital, à savoir une mine de charbon.

De l'autre côté, l'auteur met en scène un avocat sans le sou, Jacob SAMUEL, l'alter ego de HERZL, sorte de Don Quichotte prêt à défendre la veuve et l'orphelin. Ce personnage, beau-frère de Fritz RHEINBERG,

reçoit la visite d'un ouvrier qui travaille dans la mine détenue par VON SCHRAMM. Celle-ci, mal entretenue, risque de s'effondrer d'un jour à l'autre. Jacob SAMUEL prend alors le premier train pour aller conseiller (gratuitement bien-sûr) les mineurs de faire grève. Cette grève va entraîner la baisse des titres et, par contrecoup, la ruine de son beau-frère Fritz RHEINBERG et de VON SCHRAMM.

Le troisième monde est celui des relations entre Juifs et non-Juifs. On apprend que VON SCHRAMM (capitaine de cavalerie à la retraite et antisémite notoire) et Jacob SAMUEL (avocat juif sans le sou) se connaissent de longue date : Jacob avait refusé quelques années auparavant de se battre en duel contre VON SCHRAMM à propos d'une peccadille (en fait parce qu'il devait veiller son père gravement malade), ce refus l'ayant fait passer pour un lâche – tare traditionnellement attribuée aux Juifs. Après l'effondrement des cours de la mine et la ruine de VON SCHRAMM, celui-ci accuse Jacob non seulement d'être un lâche, puisqu'il a refusé de se battre en duel, mais aussi d'avoir joué un rôle décisif dans le déclenchement de la grève et donc d'être partie prenante de ce qu'il considère être un complot contre lui. Il laisse éclater sa colère et traite Jacob de « sale Juif ». Jacob gifle alors VON SCHRAMM, et meurt quelques jours plus tard en duel...

Les duels étaient fréquents à l'époque et défrayaient la chronique : HERZL a bien fait d'y faire référence car, on le voit, c'est un marqueur de la frontière qui sépare Juifs et non-Juifs, et enferme les premiers dans le « nouveau ghetto ». Ceux qui la franchissent peuvent le payer de leur vie. On rappellera ici d'autres duels analogues pratiquement contemporains : celui d'Arthur MEYER et d'Edouard DRUMONT en 1886, celui d'Edouard SALOMON et de Carl VERING en 1890 près de Fribourg, et celui qui opposa le marquis Amédée DE MORES, un bretteur professionnel antisémite, au capitaine Armand MAYER en 1892.

MICHELE FINGER

LE NOUVEAU GHETTO DE THEODOR HERZL

Traduction Yehuda MORALY et Michèle FINGER

Adaptation : Yves AZÉROUAL

PERSONNAGES

Jacob SAMUEL, avocat, jeune marié

Hermine, son épouse

Docteur BICHLER, ami de la famille, converti

La mère de Jacob

Charlotte, sœur d'Hermine

Frédéric RHEINBERG, riche époux de Charlotte

Emanuel BENCHIMOL, un Juif parvenu, sans éducation

Le rabbin, rav AZOULAI

Le comte SCHRAMM, ancien directeur de l'École de guerre

Frank WURZLECHNER, ami de Jacob SAMUEL

Volodymyr VEDNIK, un employé de la mine en Ukraine

Le maître d'hôtel

L'action se déroule à Paris, de nos jours,
dans l'appartement de Jacob et Hermine SAMUEL.

ACTE I

Salon garni de fleurs et plein de cadeaux de mariage

Le maître d'hôtel

Scène 1

Le maître d'hôtel : (*Il se penche à la fenêtre*) D'ici on ne voit rien du tout. Il prend son temps, le rabbin. Les mariages des riches, ça prend du temps. Drôlement riches ! Il suffit d'observer les diamants qu'ils portent, gros comme des rochers ! Bien sûr, ce sont des Juifs ! Elle était jolie comme une image, notre Hermine dans sa robe de soie blanche. Dire qu'il y en a qui préfère le marié ! Pas moi ! C'est un Juif ! Quel nez ! Dommage, parce que c'est un jeune homme très bien ! Et très gentil ! (*Il s'assied*)

Scène 2

Le maître d'hôtel- Dr. BICHLER

Dr. BICHLER (*Il entre en souriant*) : Bon après-midi, monsieur !

Le maître d'hôtel (*se lève, embarrassé*) : Oh, voilà le docteur ! Bonjour monsieur.

Dr. BICHLER : Comment allez-vous, mon cher maître d'hôtel ?

Le maître d'hôtel : J'ai mal aux pieds. Ça me tue ! Pas étonnant ! Debout toute la journée à vérifier que tout se déroule comme prévu.

Dr. BICHLER : Je vais vous donner de l'aspirine.

Le maître d'hôtel : Merci beaucoup, docteur.

Dr. BICHLER (*Il consulte sa montre*) : La réception est à trois heures. Personne n'est encore revenu de la synagogue ?

Le maître d'hôtel : Non, monsieur.

Dr. BICHLER : Est-ce que mon cadeau est arrivé ?

Le maître d'hôtel : Quel cadeau, docteur ?

Dr. BICHLER : Un vase en porcelaine.

Le maître d'hôtel : Tout ce qui est porcelaine est là-bas.

Dr. BICHLER : Voudriez-vous me le montrer ?

(*Le maître d'hôtel lui indique la véranda*)

Scène 3

Le maître d'hôtel- Dr. BICHLER – Emanuel BENCHIMOL

BENCHIMOL (*Il entre, vêtu d'un costume soigné, mais usé ; son chapeau est vieux mais soigneusement brossé*) : Bonjour ! Ils ne sont pas encore revenus ?

Le maître d'hôtel : Non. Qu'est-ce que vous voulez ?

BENCHIMOL : Que voulez-vous dire, ce que je veux ? Je veux féliciter les mariés. Je suis un invité ! Aussi vrai qu'on m'appelle BENCHIMOL.

Le maître d'hôtel : Eh bien, attendez !

BENCHIMOL (*regardant autour de lui*) : Ça c'est de la classe ! Quelque chose ! (*Il examine les meubles comme un acheteur*) Le grand style, pas tout neuf, bien sûr, mais je pourrais en offrir une généreuse somme pour le tout. Mais vraiment, ça vaut la peine. (*Il soupire*) C'est bien ma chance. (*Il tâte les rideaux*) Quelle qualité ! Top of the top ! (*Le maître d'hôtel le regarde avec méfiance et le suit pas à pas*) (**BENCHIMOL** *remarquant son jeu*) : Ah ! Il ne me fait pas confiance ! (*Il soupire*) **BENCHIMOL**, tout est fini pour toi ! Tu as vraiment dégringolé ! (*Il prend une chaise*)

Le maître d'hôtel : S'il vous plaît, Monsieur !

BENCHIMOL : Je vous le dis, je suis un invité ! (*Il voit les cadeaux de mariage*) Ce sont les cadeaux de mariage ?

Le maître d'hôtel (*de plus en plus méfiant*) : Qu'est-ce que cela peut être d'autre ?

BENCHIMOL (*s'approchant de la table*) : Ça, c'est du cadeau ! C'est bien ma chance. (*Le maître d'hôtel le suit pas à pas*) Un service en argent pour 24 personnes, et regardez-moi ces chandeliers ! Du solide, de

l'argent, bien que l'argent, ça ne coûte pas beaucoup ! (*Il soulève un chandelier*)

Le maître d'hôtel : Reposez-le à sa place !

BENCHIMOL : Ne me parlez pas de cette façon. Je suis un invité, je vous le dis !

Le maître d'hôtel : Reposez ça immédiatement !

BENCHIMOL : Si vous le prenez comme ça ... très bien ! Je peux regarder quand même ? Avec les yeux je ne peux rien prendre ! (*Il met ses mains derrière son dos et se penche sur la table*)

Scène 4

Dr. BICHLER – BENCHIMOL – le maître d'hôtel

Dr. BICHLER (*vient de la véranda*) : Hein, ça c'est du solide, M. BENCHIMOL !

BENCHIMOL (*surpris*) : Docteur BICHLER, quel honneur ! Vous m'avez reconnu ?

Dr. BICHLER : C'est normal, non ?

BENCHIMOL : Vous savez, quand un homme n'a plus d'argent, les gens ne le reconnaissent plus. Tout à coup, ils sont myopes, c'est comme s'il y avait une épidémie de myopie.

Dr. BICHLER (*s'assoit*) : Pourquoi rester debout ?

BENCHIMOL : Oui, pourquoi ? (*au maître d'hôtel*) Vous voyez bien, Monsieur, je suis un invité. (*au Dr. BICHLER*) Il se méfiait de moi. (*Il s'assoit*)

Dr. BICHLER (*Il rit*) : Je réponds de lui !

Le maître d'hôtel (*gêné*) : Comment j'aurais pu savoir ?
(*Il sort*)

Scène 5

Dr. BICHLER – BENCHIMOL

Dr. BICHLER : Vous connaissez donc des hauts et des bas, mon cher ami ?

BENCHIMOL : Vous parlez de bas, je suis tout en bas, dans une cave, une cave inondée, au sous-sol !

Dr. BICHLER : La Bourse ?

BENCHIMOL : J'ai tout perdu, jusqu'au dernier centime ! Et maintenant...

Dr. BICHLER : Vous continuez avec la Bourse ?

BENCHIMOL : Évidemment ! Bien sûr, j'ai des dettes et je ne peux pas trop me montrer là-bas.

Dr. BICHLER : Ça c'est embêtant ! Qu'est-ce que vous faites maintenant ?

BENCHIMOL : Toujours la Bourse. Je m'occupe.

Dr. BICHLER : Je vois, de l'extérieur ?

BENCHIMOL : Non, je suis à l'intérieur du bâtiment. RHEINBERG – vous savez, celui qui a épousé Charlotte, l'autre fille HELLMANN – il a arrangé ça pour moi. (*Il soupire*) Il est sur une bonne affaire. Je travaille pour lui maintenant. En fait, si je suis là c'est seulement pour lui transmettre les cotations de clôture. Je n'ai plus rien à faire ici.

Dr. BICHLER : Que voulez-vous dire ?

BENCHIMOL : Vous ne saviez pas ? C'est moi qui devais épouser Mademoiselle Hermine ! Tout était réglé.

Dr. BICHLER : C'est pas vrai ?

BENCHIMOL : Aussi vrai que je vis, aussi vrai que je respire, ou plutôt aussi vrai que j'ai vécu et que j'ai respiré quand mon costume était flambant neuf. Dans un sens, c'est elle qui a causé ma chute !

Dr. BICHLER : Qui ? Mlle Hermine ?

BENCHIMOL : Bien sûr ! Il faut beaucoup d'argent pour se marier avec une fille HELLMANN.

Dr. BICHLER : Monsieur Hellmann n'était pas si riche !

BENCHIMOL : Difficile à savoir ! (*Le Dr BICHLER se met à rire*) En un mot, pas beaucoup d'argent, mais un grand train de vie. Les filles ont été élevées pour se marier avec des millionnaires. Quand je suis tombé amoureux de Mlle Hermine, je me suis dit: « BENCHIMOL, tu dois devenir millionnaire ». Comme modèle, j'ai pris RHEINBERG, l'autre gendre, celui qui s'est marié il y a trois ans avec Mlle Charlotte. J'ai travaillé comme un fou pour avoir Mademoiselle Hermine. J'ai joué à la hausse avec les portugaises.

Dr. BICHLER : Vous avez joué à la hausse avec les portugaises ?

BENCHIMOL : C'est une manière de parler. Cela veut dire qu'on achète et qu'on achète. J'ai acheté et j'ai pas arrêté d'acheter. Et tout est tombé. Les portugaises se sont effondrées. Oh ! je me suis battu !

Dr. BICHLER : Et vous avez perdu la bataille.

BENCHIMOL : Comme un vrai général.

Dr. BICHLER (*Il se lève et fait quelques pas*) : Ah, l'amour ! L'amour ! Roméo à la Bourse, à la conquête du marché !

Benchimol : Mon cher docteur, j'étais dans un tel état, je pouvais à peine dire combien font deux et deux. Je n'arrêtais pas de penser à elle. Cette fille, j'en étais fou ! C'est la plus belle fille que je connaisse, des cheveux comme de l'or tressé ! Et maintenant, j'ai tout perdu, mon

argent et la fille. Si au moins j'avais encore l'argent, mais les deux à la fois ! C'est bien ma chance !

Dr. BICHLER : Si vous étiez plus philosophe, M. BENCHIMOL, vous vous rendriez compte que ce qui vous arrive vérifie les statistiques !

BENCHIMOL : Qu'est-ce que vous racontez ?

Dr. BICHLER : Parfois, à la Bourse, un coup de chance vous fait gagner le gros lot, et parfois, c'est un coup de malchance et vous perdez tout ! RHEINBERG a gagné le gros lot, et vous, vous perdez tout ! Voilà, c'est très bien, ça rétablit l'équilibre.

BENCHIMOL : Vous trouvez ça bien ?

Dr. BICHLER : Oui, c'est une manière philosophique de voir les choses....

BENCHIMOL : Je ne suis pas philosophe, moi ! Mon cœur s'est presque brisé, tout à l'heure à la synagogue, en la voyant, tout en blanc à côté du jeune SAMUEL. Elle tout en blanc, lui tout en noir. Je me suis dit : « BENCHIMOL, pourquoi avoir acheté ces portugaises ? » (*Il s'essuie les yeux.*) Je me suis contenu parce que je ne voulais pas qu'on me voie. J'étais si désespéré ! J'ai marché jusqu'au pont Neuf.

Dr. BICHLER : Jusqu'au pont ?

BENCHIMOL : Oui, au pont ! C'est mon chemin pour aller à la Bourse ! Il y a une hausse sur les actions belges.

Dr. BICHLER : Moi qui pensais que vous alliez vous suicider !

BENCHIMOL : Me suicider ? J'ai déjà assez de soucis !

Dr. BICHLER : La vie est étrange ! Si vous aviez eu davantage de chance en Bourse, trois destinées auraient été différentes.

BENCHIMOL : Trois destinées ?

Dr. BICHLER : La vôtre, celle de Mlle Hermine, et celle du jeune SAMUEL...

BENCHIMOL : Vous le connaissez ?

Dr. BICHLER : Bien sûr, c'est moi qui l'ai introduit dans la maison !

BENCHIMOL : Non ! Et moi qui pensais que c'était un mariage arrangé !

Dr. BICHLER : Ce n'est pas le genre de SAMUEL. Vous avez entendu parler de lui ?

BENCHIMOL : Oui bien sûr ! C'est un avocat, non ? Il a beaucoup d'affaires ?

Dr. BICHLER : Comme ci, comme ça. Pas trop. Il ne veut représenter que des personnes honorables.

BENCHIMOL : Et il gagne sa vie ?

Dr. BICHLER : Il se débrouille !

BENCHIMOL : Je veux dire : est-ce qu'il gagne bien sa vie ? Vous savez, Mlle Hermine, elle voudra vivre comme sa sœur, Charlotte, de beaux habits, des bijoux, le théâtre, les concerts. Tout ça c'est beaucoup d'argent. Vous croyez qu'un avocat peut gagner tout ça ? Ah ! Mais c'est vrai ! Qu'est-ce que je raconte ! RHEINBERG va s'occuper de lui ! Un beau-frère comme RHEINBERG, ça vaut son pesant d'or ! Il va le présenter aux banques, en tant que consul...

Dr. BICHLER : Vous voulez dire consultant.

BENCHIMOL : Consul, consultant, comme vous voulez. Quoi qu'il en soit, RHEINBERG va lui donner un bon coup de main.

Dr. BICHLER : Oui, si SAMUEL est d'accord...

BENCHIMOL : Qu'est-ce que vous voulez dire ? Il serait fou de ne pas accepter ! C'est ridicule !

Dr. BICHLER : Je crains que vous ne puissiez pas comprendre, M. BENCHIMOL.

BENCHIMOL : Peut-être, mais il a tellement de chance que ça ?

Dr. BICHLER : Je crois que vous êtes très jaloux de lui.

BENCHIMOL : Qui, moi ? Pour vous dire la vérité, non. Emanuel BENCHIMOL n'est jaloux de personne. Je suis triste, c'est tout. J'étais si triste que je n'ai pas pu rester à la synagogue.

Dr. BICHLER : Il y avait beaucoup de monde ?

BENCHIMOL : Tous les bijoutiers à cause de HELLMANN, et un peu d'avocats. Mais vous Docteur, vous n'étiez pas là-bas, pourquoi ?

Dr. BICHLER (*Il sourit*) : Devinez ?

BENCHIMOL : Ah j'avais oublié. Vous vous êtes converti, n'est-ce pas ?

Dr. BICHLER : Le rabbin n'est pas fou de moi, je le sais ! De son point de vue, il a raison. Et je ne veux pas offenser les Juifs pieux par ma présence.

BENCHIMOL : Dites-moi Docteur, pourquoi vous êtes-vous converti ?

Dr. BICHLER : Cela ne vous regarde pas mon cher ami, mais je vous répondrai quand même ! En me convertissant, j'ai essayé de résoudre le problème juif d'un point de vue individuel.

BENCHIMOL : J'avoue que je ne vous suis pas.

Dr. BICHLER : J'ai essayé de résoudre le problème juif. Entre nous, cela n'a rien résolu du tout.

Scène 6

Jacob- Hermine- Dr. BICHLER – Benchimol – Le maître d’hôtel

Le maître d’hôtel entre : Ils arrivent ! (*Il se poste près de la porte et récupère les manteaux des invités*)

Jacob (*profondément ému, à Hermine*) : Tu es enfin ma femme. (*Il prend son bouquet de mariée et l'embrasse sur le front.*)

Dr. BICHLER (*tendant la main à Jacob*) : Tous mes vœux de bonheur à vous deux.

Jacob : Je sais que vos souhaits viennent du cœur et je vous en remercie.

Dr. BICHLER (*à Hermine*) : Ma chère enfant ! (*à Jacob*) Est-ce que je peux embrasser la mariée ?

Jacob (*souriant*) : Avez-vous vraiment besoin de demander la permission ? (*Le Docteur BICHLER embrasse Hermine sur le front.*)

BENCHIMOL (*à Jacob*) : Mon nom est BENCHIMOL. Tous mes vœux !

Hermine (*aimablement*) : Merci beaucoup.

BENCHIMOL : Je suis un vieil ami de la famille. Voilà pourquoi je suis là, pour vous présenter mes vœux.

Jacob (*attirant l'attention de la jeune mariée*) : Oui Hermine, c’est un ami de la famille !

BENCHIMOL (*s'incline avec embarras*) : Encore une fois, mes meilleurs vœux, Madame. (*Hermine le remercie en souriant.*)

Scène 7

Frank WURZLECHNER entre. Jacob l'aperçoit et se précipite vers lui.
Hermine- Dr. BICHLER- BENCHIMOL- Le maître d'hôtel

Jacob : Frank, mon vieux Frank ! Hermine, c'est mon ami Frank WURZLECHNER, je t'ai tellement parlé de lui. Lui et mes parents c'était ma seule famille, jusqu'au moment où je t'ai connue.

WURZLECHNER : J'ai bien peur, maintenant que tu es marié, que tu me mettes à l'écart !

Hermine : Mais pas du tout !

WURZLECHNER : Je suis seulement passé te féliciter. Il est temps de te dire au revoir, Jacob. Tu as autre chose à faire que de t'occuper de moi.

Jacob : Tu pars ? Tu ne vas pas me faire ça, pas aujourd'hui !

WURZLECHNER : Je ne connais personne ici, c'est ta réception !

Jacob : Reste encore un peu, un tout petit peu. Parle un peu avec le Dr. BICHLER, tu le connais.

WURZLECHNER : Oh oui, je le connais. Bon, si tu veux !

Dr. BICHLER (à Frank Wurzechner) : Vous étiez à la synagogue ?

WURZLECHNER : Oui ! C'est tout à fait différent de ce que je connais. J'ai eu l'impression d'un manque de respect. C'est peut-être parce que les hommes ont gardé leur chapeau. Mais la musique était magnifique. Il y avait un chanteur avec une belle voix. Et l'orgue, ça m'a bouleversé !

Dr. BICHLER : Ce sont des chants antiques. Ils bouleversent les gens depuis des siècles.

WURZLECHNER : C'est incroyable comme rien n'a changé ! Ces coutumes étrangères au milieu de nous ! C'est bizarre, même Jacob m'apparaît aujourd'hui comme un autre homme.

Dr. BICHLER (*Il rit*) : C'est normal non ? (*Ils s'éloignent tout en parlant*)

Jacob : Ma mère n'est pas encore arrivée ?

Le maître d'hôtel (*regarde par la fenêtre*) : La voilà !

Scène 8

Jacob- Hermine- Dr. BICHLER- BENCHIMOL – mère de Jacob- WURZLECHNER- Le maître d'hôtel

Jacob : (*Il embrasse sa mère*) : Chère mère, voici le jour que nous avons tant attendu, depuis bien longtemps, bien avant que je ne connaisse Hermine. Et maintenant, vous avez une fille, une si jolie fille !

Mère de Jacob : Que le Ciel soit loué ! Dans la famille SAMUEL il faut une maîtresse de maison. Un SAMUEL célibataire c'est quelque chose contre nature ! La maison SAMUEL continue !

Jacob : La maison SAMUEL ?

Mère de Jacob : Pourquoi pas ?

Jacob : Je sais que je viens d'une famille honorable, mais un peu de sang nouveau ne nuira pas ! Espérons seulement que nos enfants lui ressemblent.

Mère de Jacob : Et moi je souhaite que tes enfants ressemblent à l'enfant que toi tu as été pour moi ! Ça sera ta récompense pour toute la joie que tu nous as toujours apportée. Ah, si ton père avait pu voir ça ! (*Elle essuie une larme*)

Jacob : Maman !

Mère de Jacob : Et maintenant, mon fils, va vers ta nouvelle vie avec dignité et bon sens ! Sois le maître de ta maison, mais ne sois pas un tyran ! Souviens-toi, elle n'est qu'une enfant ! Elle ne sait pas comme la vie peut être dure. Toi, tu as vu comment nous nous sommes battus pour le pain quotidien, mais elle n'a pas été élevée dans des conditions aussi modestes. Épargne-lui les soucis superflus, mais laisse-la partager tes chagrins. Laisse-la s'amuser, mais ne tolère pas la frivolité. Vis selon tes moyens, autrement, tu seras forcé de t'abaisser. Tu es un homme d'honneur, c'est comme ça que nous t'avons élevé ! Tu ne dois

pas t'abaisser pour de l'argent. (*à Hermine*) Asseyez-vous mon enfant ! Ma chère Hermine, votre mari est quelqu'un de très maniable à condition de bien le connaître. C'est un homme fier. Cette fierté nous a causé beaucoup de souffrance, à lui et à moi. Quelquefois je suis terrifiée par son orgueil. Il était déjà comme ça quand il était petit. Insubordonné et très dur à dominer, mais plus mon intuition de mère a grandi, puisque chaque mère grandit avec son enfant, plus j'ai appris à le mener précisément par son orgueil. Faites comme moi !

Hermine : Je ferai mon possible.

Mère de Jacob : Moi-même je n'ai pas reçu une éducation très poussée. Je sais à peine écrire aujourd'hui, mais pour le bien de mon enfant, j'ai appris autant que je pouvais. J'ai appris à parler français plutôt que yiddish pour qu'il n'ait pas honte de moi. Essayez d'être toujours à ses côtés pour qu'il y ait une bonne entente entre vous et qu'il se sente heureux, même quand les premiers temps de l'amour seront passés.

Hermine : Oh ! L'amour ne passera pas si vite !

Mère de Jacob : Face à son mari, une femme juive a un rôle bien plus important qu'une non-juive. Nos maris souffrent tellement dans le monde. Leur maison doit être une vraie maison. Faites-vous belle pour lui seul. Ne pensez qu'à lui, ne vivez que pour lui !

Hermine : Vos paroles sont pleines de sagesse et d'amour !

Mère de Jacob (*l'embrassant sur le front*) : Mon enfant je vous remercie de les accepter de si bon cœur. Et maintenant, je ne vous ennuierai pas davantage. Voici votre sœur. Elle aussi, je suis sûre qu'elle a de bons conseils à vous donner. (*Elle sort*)

Hermine : Charlotte ? Je crois qu'elle prend les choses moins sérieusement que vous le faites.

Scène 9

Jacob - Hermine - Dr. BICHLER- BENCHIMOL – mère de Jacob-
WURZLECHNER- Le maître d'hôtel

Charlotte et RHEINBERG son mari, arrivent à leur tour.

Le maître d'hôtel : Mesdames, messieurs, les rafraîchissements sont servis sous la véranda.

Charlotte (à *Hermine*) : Tu as vu la fille SCHLESINGER à la synagogue ? Sa robe venait d'Italie !

Hermine : Tu sais, à la synagogue, j'avais autre chose à penser.

Charlotte : Oh là là ! Il ne faut pas exagérer tout de même !

Hermine : Charlotte !

Charlotte : Si tu avais vu ses manches, grandes comme ça ! Ça valait vraiment le coup ! Elle en jetait !

RHEINBERG (*rien n'est juif dans son apparence ; à Jacob*) : Dans mes bras, nouveau frère !

Jacob : Frère ! (*Ils se serrent la main*)

RHEINBERG : Pas besoin de longs discours ! Nous serons comme deux doigts de la main !

Jacob : D'accord ! Vous semblez chercher quelqu'un ?

RHEINBERG : Oui, un agent qui travaille pour moi. Un type du nom de BENCHIMOL. Vous le connaissez ?

Jacob : Non, je ne crois pas. Ah, vous voulez dire ce petit homme à l'air comique ? Oui, oui ! Il était là il y a un moment. (*BENCHIMOL entre de la véranda, une coupe de champagne à la main, et mangeant avec appétit un sandwich*)

RHEINBERG (*impérieusement*) : BENCHIMOL !

BENCHIMOL (*Il s'approche rapidement et parle la bouche pleine*) : 370, 266, 281, 498.

WURZLECHNER (*Il entre et écoute avec étonnement*) : Qu'est-ce que cela veut dire ?

Jacob (*haussant les épaules*) : Les cours de la Bourse. Viens, on va fumer une cigarette (*Ils s'éloignent*)

RHEINBERG : Et Londres ?

BENCHIMOL : 99, 82, 75, 109. Le ministre de l'Économie devrait annoncer de mauvaises prévisions pour cette année. C'est ce qu'on dit.

RHEINBERG : Tout le monde est au courant ! Et Francfort ?

BENCHIMOL : Réagit très mal face à Londres. Visiblement la bourse de Johannesburg en profite. En particulier sur l'or.

RHEINBERG : Et qu'est-ce qu'on raconte, à part ça ?

BENCHIMOL : À New-York, gros marché sur les actions minières. Et ici, à Paris, quelqu'un achète à tour de bras. On dit que SCHLESINGER est derrière tout ça.

RHEINBERG (*Il rit*) : BENCHIMOL, tu n'es qu'un idiot !

BENCHIMOL (*de façon obséquieuse*) : Et pourquoi ne suis-je qu'un idiot, monsieur RHEINBERG ?

RHEINBERG : Tu veux savoir qui vend à Berlin et qui achète ici à tour de bras ? C'est moi.

BENCHIMOL (*offensé*) : Vous ? Avez-vous un autre agent que moi ?

RHEINBERG : Évidemment ! Puisque tout le monde sait que tu travailles pour moi ! Maintenant ça y est, je vais me mettre aux minerais rares.

Si je t'avais vu à la synagogue, je t'aurais donné des instructions. Maintenant, c'est trop tard !

BENCHIMOL : Oh ! C'est bien ma chance ! Pourquoi suis-je parti avant la fin ! Mais à la synagogue, j'étais loin de penser à la Bourse !

RHEINBERG: Benchimol, tu n'es qu'un...

BENCHIMOL: Un idiot, je sais ! Alors comme ça, c'est vous qui êtes derrière cette histoire de minerais ! C'est vrai que vous pensez mettre la main sur la mine du comte Schramm ?

RHEINBERG : Qui t'a dit ça ?

BENCHIMOL : Tout le monde en parle !

RHEINBERG: C'est un mensonge !

BENCHIMOL: Oh! On vous a vu plusieurs fois en sa compagnie.

RHEINBERG (*flatté*) : Et oui, je le vois de temps en temps, le comte est un vieil ami.

BENCHIMOL : Oui ! Vraiment ! Vous êtes l'ami du comte ?

RHEINBERG (*avec condescendance*) : Mon cher BENCHIMOL, j'ai beaucoup de relations haut placées.

BENCHIMOL : Et il se montre en public avec vous ?

RHEINBERG : Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr, ça ne dépend que de moi ! Tu n'as pas l'air de réaliser que tout le grand monde vient à mes réceptions !

BENCHIMOL : Comment pourrais-je le savoir ? Vous ne m'invitez jamais !

RHEINBERG (*changeant brusquement de sujet*) : Pour revenir à notre affaire, tu peux le répéter autour de toi : ces bruits sont faux, je ne m'intéresse absolument pas à cette mine !

BENCHIMOL : Tout cela m'a donné soif (*Il se dirige vers la véranda*)

Le maître d'hôtel : Le comte Schramm.

Jacob : Quoi ? SCHRAMM, ici ?

Scène 10

SCHRAMM entre. Type militaire, la quarantaine. Il s'approche des deux dames, Hermine et Charlotte, qui se lèvent en le voyant. Échanges silencieux de saluts. **WURZLECHNER - Jacob - RHEINBERG**

WURZLECHNER : Qu'est-ce qui te prend Jacob ? Tu as eu affaire à ce type ?

Jacob : Oui, il y a des années. Une histoire vraiment désagréable.

SCHRAMM (*martial*) : Mademoiselle Hermine ! Ah ! Ah ! Ah ! Je m'excuse ! Madame Hermine ! Je ne suis là que quelques instants ! Seulement pour présenter mes hommages !

Charlotte : Oh ! Vous êtes charmant ! Comme d'habitude !

SCHRAMM : C'est tout naturel. (*à Hermine*) Et où est le nouveau marié ?

Hermine : Jacob ! Laissez-moi vous présenter. Le comte Schramm, mon mari !

SCHRAMM (*s'avance avec la main tendue pour serrer celle de Jacob, et au moment où il reconnaît Jacob, il retire sa main et s'incline avec sécheresse*) : Enchanté.

Jacob (*lui aussi s'est avancé, il regarde Schramm droit dans les yeux et s'incline avec politesse*) : Enchanté.

SCHRAMM (*à part*) : C'est donc lui le nouveau marié !

Hermine (*sentant le malaise*) : Allons prendre un verre sous la véranda.

(*Hermine sort avec Schramm, Charlotte et son époux*)

Scène 11

Wurzlechner – Jacob

WURZLECHNER : Tu l'as regardé bizarrement, ce n'était pas très poli !

Jacob : Si tu savais à quel point cette histoire me hante. C'était il y a cinq ans !

WURZLECHNER : Qu'est-ce qui s'est passé ? Raconte !

Jacob : Tu te souviens, il y a cinq ans, mon père était très malade. J'étais épuisé à force de le veiller toutes les nuits. Et puis une fois, j'ai laissé ma mère me remplacer. Je suis descendu au café. Je me suis assis à une table et un homme auquel je n'avais pas fait attention était déjà assis. Il y avait un journal sur la table et je l'ai pris. Ça l'a mis hors de lui ! « C'est MON journal ! » m'a-t-il dit avec grossièreté. Alors je lui ai répondu : « Votre journal ? C'est mon journal maintenant. » Il s'est mis à crier : « Remettez ce journal à sa place ! ». J'ai répondu : « Je n'ai aucune intention de le remettre à sa place. » Il a commencé à me menacer : « Vous ne savez pas à qui vous parlez. » Je lui ai répondu « Oh là là ! Ce que vous pouvez me faire peur ! » Il s'est mis à crier : « Changez de ton ou vous allez le regretter ! ». « J'ai le ton que je veux, mon cher monsieur ». Il a complètement perdu son sang-froid. « Savez-vous qui je suis ? » Je lui ai répondu avec mépris : « Je suis sûr que vous allez me le dire. Chaque chose en son temps. » « Voici la carte de mon conseil » dit-il, et il l'a jetée sur la table. J'ai sorti la mienne – Maître Jacob SAMUEL, ça m'a fait rire- et je suis sorti du café.

WURZLECHNER : C'est la dispute la plus idiote que j'aie jamais entendue de ma vie !

Jacob : Sur la carte, il y avait écrit : comte Schramm, ancien directeur de l'École de guerre. Quand je suis rentré à la maison, l'état de mon père avait empiré. Ma mère était dans tous ses états. J'étais moi-même complètement effondré. Ce n'était pas le moment d'engager des poursuites devant un tribunal ! L'avocat de Schramm, un confrère que je connaissais, m'a contacté le LENDemain, j'ai présenté mes excuses ! (*Il se couvre le visage*)

Wurzlechner : Mon pauvre ami !

Jacob : À l'époque je ne t'ai rien dit. J'avais tellement honte ! Vas-tu encore me serrer la main ?

WURZLECHNER : Quelle question ! (*Il lui serre la main*) Aucun homme raisonnable n'irait devant les tribunaux pour une idiotie pareille ! Toute l'histoire est absurde du début jusqu'à la fin. N'y pense plus !

Jacob : Je n'ai pas pu oublier ! Pas moi, justement parce que je suis juif. Toi, ou des gens comme toi, vous pouvez prendre ce genre d'histoires à la légère. Quand toi, Frank WURZLECHNER, arranges une affaire comme ça pacifiquement, tout le monde dit : « Voilà un type solide qui a la tête sur ses épaules. » Mais moi, Jacob SAMUEL, on va dire : « C'est un lâche ! »

WURZLECHNER : Balivernes ! Tu ne vas pas dire que le comte t'a traité de lâche parce que tu as présenté tes excuses ?

Jacob : Il n'a rien dit. Pour lui, l'histoire était close. De toute façon, pour un homme comme lui, il n'y a pas tellement de mérite de traîner un Juif devant les tribunaux.

WURZLECHNER : Oh ! Ça suffit, tu racontes n'importe quoi !

Scène 12

Jacob- – WURZLECHNER

Schramm, Charlotte, Hermine, RHEINBERG et BENCHIMOL reviennent de la véranda

SCHRAMM : Mesdames, je vous présente mes excuses. Je vous quitte. Je dois me rendre chez ma sœur.

RHEINBERG : Faut-il vraiment que vous nous quittiez mon cher comte !

SCHRAMM : Il le faut, mon garçon ! Il y a trop de monde ici ! Au revoir !

(Il sort)

BENCHIMOL : Il y a trop de Juifs, c'est ce qu'il voulait dire !

RHEINBERG : BENCHIMOL, tu n'es qu'un idiot ! Quand je te vois, je comprends pourquoi les gens sont antisémites !

Hermine: Charlotte, laissons les hommes entre eux j'aimerais avoir ton avis sur ma tenue de ce soir.

(Elles sortent)

Scène 13

Jacob - RHEINBERG - Dr BICHLER- BENCHIMOL- WURZLECHNER -

Le rabbin

Le rabbin entre, les invités lui cède le passage. Le rabbin les salue d'un signe de tête plein de dignité.

BENCHIMOL (*se poussant en avant*) : Quel honneur, rav AZOULAI, mon cher rabbin !

Le rabbin (Il sert la main de BENCHIMOL en passant et s'approche de RHEINBERG) : Monsieur RHEINBERG ! Est-il vrai que la Bourse est en train de chuter ?

RHEINBERG : Ce n'est pas bien grave...

WURZLECHNER : Pas possible ! Le rabbin s'intéresse aux cours de la Bourse ?

Jacob (*au rabbin*) : Je n'en crois pas mes oreilles, mon cher rabbin, vous vous intéressez à la Bourse ?

Le rabbin : Ce n'est pas pour mon propre compte, mon cher ami, mais pour nos pauvres. (*suave*) Oui, quand le marché va bien, je reçois beaucoup d'argent pour les pauvres. La Bourse sait être généreuse.

BENCHIMOL : Quand les cours montent...

RHEINBERG : Silence, Benchimol !

Le rabbin : Nous avons tellement besoin d'argent en ce moment pour les plus pauvres de nos coreligionnaires que nous envoyons en Israël. Pauvres gens ! Oh ! Nous autres, mes amis, nous sommes bien mieux lotis qu'eux. Nous, au moins, nous pouvons rester dans nos quartiers tandis qu'eux, en banlieue, vivent l'enfer.

Jacob : On nous supporte encore !

Le rabbin : Nous sommes protégés par la loi. C'est vrai, on nous regarde de haut exactement comme avant, lorsque nous vivions dans le ghetto. Mais les murs du ghetto sont tombés.

Jacob : Les murs qu'on voit sont tombés, pas les autres !

Le rabbin : Il n'y a pas que du mal dans l'antisémitisme. Chaque fois que le mouvement prend de la force, j'assiste à un renouveau de la religion. L'antisémitisme nous force à nous rassembler, à ne pas abandonner le Dieu de nos pères comme plusieurs l'ont déjà fait (*Il regarde sur le côté pour désigner le Dr. BICHLER.*)

Dr. BICHLER (à WURZLECHNER) : Touché !

Le rabbin : Notre Dieu nous délivre toujours de l'esclavage et parce que nous avons confiance en Lui, nous avons conservé nos antiques vertus.

Jacob : Et tous nos antiques péchés...

Le rabbin : C'est vrai, le ghetto était sale et surpeuplé. Mais les vertus de la famille étaient fortes là-bas ! Le père était un patriarche, la mère ne vivait que pour ses enfants. Les enfants honoraient leurs parents. Ne méprisez pas le quartier juif mon cher ami, il était pauvre, mais c'était notre maison.

Jacob : Je ne le méprise pas. Je dis seulement qu'il est urgent d'en sortir.

Le rabbin : Et moi, je vous dis qu'on ne peut pas en sortir. Quand il y avait un vrai ghetto, nous n'avions pas l'autorisation de le quitter sans permission sous peine d'être sévèrement punis. Maintenant, comme vous dites, les murs et les barrières sont devenus invisibles. Et pourtant nous sommes toujours confinés dans un ghetto invisible, un ghetto moral. Malheur à celui qui le déserait ! (*Il se lève pour sortir*)

Jacob (*qui raccompagne le rabbin*) : Rabbin, ces nouvelles barrières, nous devons les briser, comme nous avons brisé les anciennes. Les barrières extérieures doivent être brisées de l'extérieur. Mais les barrières intérieures, nous devons les briser nous-mêmes, de l'intérieur, par nos propres moyens.

(Le rabbin hausse les épaules en saluant les autres invités et sort)

Dr. BICHLER (à **WURZLECHNER**) : Eh bien, le goy, qu'est-ce que vous pensez de cela, vous !

WURZLECHNER : Pour moi, c'est de l'hébreu ! Un monde tellement étranger !

ACTE II

Même appartement. Bureau de Jacob SAMUEL. Six mois après.

WURZLECHNER – Jacob

Scène 1

WURZLECHNER : Salut Jacob !

Jacob : Qu'est-ce qui t'amène ici, si tôt !

WURZLECHNER : Il n'est pas si tôt, il est dix heures du matin !

Jacob (*Il regarde sa montre*) : Mon Dieu ! Laisse-moi ouvrir les rideaux. Eh oui, il fait jour !

WURZLECHNER : Je peux éteindre la lumière ?

Jacob : Oui, si tu veux !

WURZLECHNER : Tu as dû te lever très tôt !

Jacob : Cinq heures du matin. C'est comme ça tous les jours.

WURZLECHNER : Tu es tellement occupé ?

Jacob : Pas avec mes clients. Ça ne marche pas trop fort !

WURZLECHNER : Mon pauvre ami ! Moi aussi, si je fermais mon bureau personne ne prendrait le deuil !

Jacob : Et tu es célibataire ! Tu n'as pas de grands besoins. Mais un ménage, c'est beaucoup de responsabilités. Ce n'est pas très drôle. Une femme mariée depuis six mois avec un budget au ras des pâquerettes. Il faut que j'emprunte, j'en ai peur.

WURZLECHNER : On te harcèle ? Tu as des dettes ?

Jacob : Oui, plutôt !

WURZLECHNER : Écoute, je viens de recevoir un petit héritage, je te prête.

Jacob : Vraiment ? Tu n'as pas idée comme cela peut m'aider. Je ne veux rien demander à ma mère. Elle aussi, sa bijouterie ne marche pas bien. Je pourrais en parler à mon riche beau-frère...

WURZLECHNER : Mais cela ne t'enchante pas !

Jacob : Oh, il est gentil, il m'aiderait immédiatement, mais je préfère que ce soit toi !

WURZLECHNER : Plus un mot ! Tu auras l'argent ce matin même !

Jacob : Quelle merveille ! Toi, mon créancier ? On croit rêver, un non-Juif prêtant de l'argent à un Juif à un intérêt exorbitant !

WURZLECHNER : Mais je ne vais pas te prendre d'intérêt.

Jacob : Je sais bien ! Frank, maintenant, je vais pouvoir continuer mon travail. Je ne vais plus avoir à m'inquiéter de ces horribles histoires d'argent !

WURZLECHNER : Mais à quoi travailles-tu ? Tu écris ?

Jacob : Quelque chose de grand, Frank, de vraiment grand ! Tu as certainement entendu dire que j'ai été désigné pour défendre des communistes. Pauvres diables. Eh bien, j'ai appris à les connaître ! Et j'ai commencé à réfléchir à la question.

WURZLECHNER : Ne me raconte pas que tu es devenu communiste ?

Jacob : Bien sûr que non ! Mais peut-être ont-ils raison ? Ce n'est pas clair. Je ne suis pas pour l'abolissement du capital. Ce serait un trop grand bouleversement. La disparition de trop de valeurs culturelles. Il ne faut pas que l'esprit d'épargne et l'esprit d'entreprise disparaissent. Il est normal qu'une entreprise utile reçoive une récompense matérielle, mais jusqu'à une certaine limite.

WURZLECHNER : Et quelle est cette limite ?

Jacob : C'est justement ce que j'essaie de déterminer !

WURZLECHNER : Ah, je comprends !

Jacob : Il doit y avoir un moyen de fixer cette limite. Regarde, j'analyse un certain nombre d'entreprises, de l'employé jusqu'au patron. Je me concentre sur dix grandes firmes. Je t'épargne les détails. Et tu veux savoir ce que j'ai découvert ? La rivière a débordé ! Ce qui aujourd'hui est considéré comme moral en matière d'affaires était considéré absolument malhonnête il y a quelques années. Nous avons besoin d'édifier de nouveaux critères. Ce n'est pas encore très net chez moi, mais tu es mon ami et je peux t'en parler.

WURZLECHNER : Non tu ne peux pas !

Jacob : Qu'est-ce que tu racontes ?

WURZLECHNER : Nous ne pouvons plus être amis.

Jacob : Qu'est-ce que ça veut dire ?

WURZLECHNER : C'était la raison de ma visite. Nous ne pouvons pas continuer à nous voir.

Jacob : Frank !

WURZLECHNER : Je suis vraiment désolé, je ne peux pas faire autrement !

Jacob : Mais qu'est-ce qui se passe ?

WURZLECHNER : C'est toi, c'est toi qui as changé, ton entourage a changé, les gens que tu fréquentes. Je n'ai rien à faire avec les RHEINBERG, les BENCHIMOL et toute la bande ! Tu ne te rends pas compte, je ne peux pas les sentir, et depuis ton mariage je les rencontre constamment chez toi. On ne peut pas leur échapper. Ce n'est pas ta faute, c'est ton

peuple. Cela dit, quelquefois, je suis en colère contre toi. Ce n'est pas juste. De toute façon, finissons-en. On ne va pas faire ça peu à peu, en prétextant des malentendus. Coupons net ! Mes sentiments envers toi n'ont pas changé. Je serai à ton service quand tu le voudras, comme je sais très bien que tu seras à mon service si j'en ai besoin. Mais, en public, il ne faut plus se rencontrer. Allez, serrons-nous la main.

Jacob : Je te remercie de ta franchise. Je suis sûr que tu as réfléchi longtemps avant de me faire autant de mal. Je te remercie aussi pour ton amitié pendant toutes ces années. J'ai tellement appris de toi.

WURZLECHNER : Tu plaisantes ? Toi, tu as appris de moi ?

Jacob : Oui, au début ce n'était pas conscient ! Des grandes choses, des petites, des inflexions, des gestes. Comment saluer sans avoir l'air obséquieux, comment se lever sans avoir l'air méfiant. Toutes sortes de choses.

WURZLECHNER : Vraiment, tu m'as pris en modèle ?

Jacob : Pour dire la vérité, ce que j'admire chez toi, c'est ta famille ! Comme toi, ce que tu méprises, c'est la mienne.

WURZLECHNER : Je n'ai jamais rien dit de semblable !

Jacob : Toi et ta famille vous avez été des citoyens libres depuis des centaines d'années. (*Il sourit avec amertume*) Nous, si nous avons réussi à faire quelques pas en dehors du quartier juif, c'est grâce à des hommes comme toi. Et maintenant il faudra que je continue tout seul. En tant qu'amis, nous nous parlons pour la dernière fois. Aussi, écoute ce que j'ai à te dire : voilà, tu as étudié le droit, Frank, parce que, à Paris, les WURZLECHNER ont été avocats de père en fils. BENCHIMOL, lui, est aussi ce que ses ancêtres ont fait de lui, ce que leurs destinées ont fait de lui. Ce n'est peut-être pas la meilleure chose qui soit, mais ce n'est pas sa faute. Et dans notre cas, tu vois, ce n'est pas la nature qui a fait de nous ce que nous sommes, mais l'Histoire. C'est ton peuple

qui nous a fourrés le nez dans l'argent. Et maintenant nous sommes supposés mépriser l'argent ? Mille ans, vous nous avez maintenus en esclavage, et maintenant vous voudriez qu'on ait des âmes d'hommes libres, du jour au lendemain ? Mais qui est vraiment libre ? Et vous, vous êtes libres ? Nous les Juifs, nous n'avons même pas droit aux petites faiblesses humaines. De toute façon, nous sommes de sales Juifs !

WURZLECHNER : Jacob !

Jacob : Oui, c'est fini entre nous WURZLECHNER. Tu aurais pu me donner à choisir entre toi et BENCHIMOL... Eh bien, je l'ai déjà fait. Ma place est avec BENCHIMOL, qu'il soit riche ou pauvre. Lui, je n'ai rien à lui reprocher. Et toi, je n'ai vraiment aucune raison de t'admirer. Chacun de vous vous tenez exactement où l'Histoire vous a mis. Mais on doit toujours s'élever, progresser. Ce n'est qu'en progressant qu'on devient un homme véritable !

WURZLECHNER : Jacob, comprends-moi, je ne peux pas faire autrement. Je voudrais t'expliquer. Je... Je me lance dans la politique, la droite patriote !

Jacob : Ah ! Dans l'antisémitisme ! Un parti d'avenir !

WURZLECHNER : Ne sois pas injuste ! Pourquoi donner des arguments à mes ennemis ? J'ai trop d'amis juifs, des boursiers, des spéculateurs... La première chose qu'on dira de moi : « C'est un jouet entre les mains des Juifs. »

Jacob : C'est vrai. (*résigné*) Tu as raison.

WURZLECHNER (*gêné*) : Je dois partir maintenant je le crains ! Je vais t'envoyer l'argent immédiatement.

Jacob : Merci, je n'en ai plus besoin !

WURZLECHNER : Mais tu disais que tu étais raide.

Jacob : Cela ne te regarde plus !

WURZLECHNER : Oh quel idiot je suis ! J'aurais dû penser à ça ! Que tu n'accepterais plus rien de moi ! Réfléchis, je te les donne de bon cœur ! Pourquoi avoir ouvert ma bouche juste aujourd'hui ? J'aurais dû attendre encore une semaine !

Jacob : Cela aurait été trop tard. Être ton débiteur m'aurait été insupportable.

WURZLECHNER (*en colère*) : Au revoir SAMUEL !

(WURZLECHNER sort)

Scène 2

Le maître d'hôtel - Jacob - la mère de Jacob - Hermine

Le maître d'hôtel : Monsieur, Madame votre mère. (*Il reste dans un coin et tend l'oreille*)

Mère de Jacob : (*Elle observe son fils ; il a l'air tracassé*) Tu as l'air fatigué ! Hermine a raison !

Jacob (*Il rit*) : Qu'est-ce qu'elle te raconte encore sur moi !

Mère de Jacob : Elle dit que tu travailles trop. Que tu exagères ! C'est la raison pour laquelle je suis venue mon fils. Jacob, tu es tout ce que j'ai au monde. Prends soin de toi, mon enfant. Elle dit que tu travailles trop. Et si tu tombais malade ? Dieu préserve !

Jacob (*riant*) : Oh la petite bavarde ! (*appelant*) Hermine ! (*Elle entre*)

Hermine (*entre*) : Chère belle-mère, comment allez-vous ?

Jacob : Qu'est-ce que j'entends ? Tu me dénonces !

Hermine : Tu travailles trop. (*à la mère de Jacob*) : Et il ne m'écoute pas, alors je vous ai appelée au secours.

Jacob : Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout ça !

Mère de Jacob : Je l'ai vu au moment où je suis entrée. Tu as l'air épuisé.

Jacob : C'est quelque chose d'autre. Frank est venu pour me dire adieu.

Mère de Jacob : Il part en voyage ?

Jacob : Il veut rompre avec moi parce que je vois trop de Juifs.

Mère de Jacob : Mais qui d'autre veut-il que tu voies ?

Hermine : Ça c'est vraiment dégoûtant !

Jacob : Ne parle pas comme ça. Nous sommes tous victimes des circonstances !

Mère de Jacob : Comme c'est bizarre, il est venu chez nous pendant des années. Est-ce qu'il y a vu quelque chose de mal ?

Jacob : Tout se passe comme si un petit morceau de mon cœur était parti avec lui. Peut-être sent-il la même chose, lui aussi !

Mère de Jacob : Ça ne me surprendrait pas ! C'est quelqu'un de bien ! Enfin, si ce n'est que ça ! Ça va te passer. C'est peut-être mieux comme ça !

Jacob : J'étais très attaché à lui, beaucoup plus qu'il ne s'en rendait compte. On a toujours tendance à penser en termes de types sociaux. Il n'était pas seulement mon ami, il était le voisin goy qui voulait bien me fréquenter, s'associer avec moi. J'étais tellement flatté. Il y a toujours un bout de ghetto qui reste dans chacun de nous. Nous sommes tellement reconnaissants quand on nous traite comme des êtres humains. J'ai essayé de lui montrer ma gratitude en le prenant comme modèle, en adoptant ses manières, en parlant comme il parlait, en pensant comme il pensait. Et maintenant, il me quitte, il part, il m'abandonne. Tout simplement.

Mère de Jacob : Mon garçon, toi, tu es tellement honnête. C'est pour ça que tu souffres quand les autres te sont infidèles.

Jacob : Tu as raison, comme toujours, Maman !

Mère de Jacob : Allons ! Il faut que je parte ! Cela fait déjà une heure que je ne suis pas à la bijouterie !

Hermine : Restez, soyez gentille, restez !

Mère de Jacob : Oh non, je dois partir, mon enfant ! Je ne peux pas laisser l'employé seul trop longtemps. S'il commet une erreur, les

clients risquent de me traiter de sale escroc juive ! Jacob ! Promets-moi de ne pas te surmener !

Jacob : Je te le promets, maman !

Mère de Jacob (à *Hermine*) : Vous veillerez sur lui, n'est-ce pas !

Hermine : Vous pouvez compter sur moi ! À condition qu'il tienne ses promesses.

(La mère de Jacob sort. Et maître d'hôtel également)

Scène 3

Jacob – Hermine

Jacob : Ah quoi bon ! Si lui a pu me trahir ! (*Il se laisse tomber dans un fauteuil*) Je ne sais pas, mais je me sens comme amoindri, appauvri. Il fait froid, comme il fait froid !

Hermine (*Elle s'assoit à côté de lui*) : Tout ça parce que Frank WURZLECHNER te laisse tomber !

Jacob : Il y a des fois, quand on reçoit un coup, on sait comment s'en sortir. Mais de ce coup-là, je n'en guérirai pas. C'est comme si quelque chose s'était cassé en moi. Au moindre mouvement, ça me fait mal. Ça peut cicatriser, mais à condition de ne plus jamais bouger. Et pour ne plus bouger, il faut être mort.

Hermine : Ma sœur m'a appelée. Son mari va passer.

Jacob : Oui ?

Hermine : Il doit être là à onze heures.

Jacob : Parfait.

Hermine : Tu n'es pas très aimable avec lui !

Jacob (*la tête ailleurs*) : Moi ? Tu te fais des idées.

Hermine : Non ! Non ! Il n'arrête pas de te faire des avances, et toi tu gardes tes distances.

Jacob : Oh ! Peut-être, mais je n'ai rien contre lui. Je ne trouve pas son entourage particulièrement sympathique. C'est un milieu qui m'est étranger. J'ai du mal à m'y sentir à l'aise. Mes amis ne leur ressemblent pas.

Hermine (*avec une pointe d'ironie*) : Oh ! Toi et tes amis !

Jacob : Tu as raison. (*Il rit amèrement*) Ils m'ont rejeté, mes amis. Ils ne veulent plus rien avoir à faire avec moi. C'était le meilleur d'entre eux, et regarde ce qu'il m'a fait. On pourrait en rire ou en pleurer. « Fous-le camp, Juif ! Retourne dans ton ghetto ! »

Hermine : Tu exagères !

Jacob : Non. Ce que je veux dire par ghetto, c'est la ségrégation. Je n'aime pas ça. Je ressens cette ségrégation, et pourtant je suis supposé vivre avec.

Hermine : Alors, vis avec ! Réfléchis un peu !

Jacob : Je pensais que ce serait différent.

Hermine : Écoute, si dehors on ne t'apprécie pas, tu n'as qu'à chercher dedans, parmi nous. Les gens de notre peuple t'aiment. Ils respectent ton talent, ton honnêteté. Cela ne suffit pas ?

Jacob : Ça devra suffire !

Hermine : Mon beau-frère a beaucoup d'estime pour toi. Ne sois pas si sec avec lui ! À présent, tu sais ce qu'on ressent quand on est rejeté !

Jacob : Tu devrais être avocate !

Hermine : Et si un jour tu as besoin de lui...

Jacob : Je ne veux rien de lui.

Hermine : Jacob, arrête d'être comme ça. Pense à moi, à tout ce que tu pourrais faire pour moi !

Jacob : Oh ! Oh ! Oh !

Hermine : Si tu lui demandais de t'aider...

Jacob : De m'aider ?

Hermine : Quand tu n'as pas eu assez d'argent pour m'acheter une nouvelle tenue d'automne...

Jacob : Tu crois que ça m'a fait plaisir de te la refuser !

Hermine : Tu n'avais qu'à lui dire un mot et tu aurais eu ce dont tu avais besoin.

Jacob : Ce dont toi tu avais besoin !

Hermine : S'il te plait, sois gentil !

Jacob : Tu peux faire de moi ce que tu veux ! (*Elle sort*)

Scène 4

Jacob – RHEINBERG- BENCHIMOL

RHEINBERG (*entrant*) : On peut entrer ? (*Benchimol entre après lui.*)

Jacob (*Il lui donne une tape sur l'épaule*) : Pensez-vous ! (*à part, à RHEINBERG*) : Ça ne se fait pas, mais je vais vous le demander sans mettre de gants ! (*Il murmure à l'oreille de RHEINBERG*)

RHEINBERG (*Il ouvre son portefeuille*) : Je n'ai pas assez sur moi !
BENCHIMOL ?

BENCHIMOL : RHEINBERG ?

RHEINBERG : Pouvez-vous me prêter (*Il lui dit la somme à l'oreille*) ?

BENCHIMOL : Quelle question ! (*Il sort une liasse de billets de sa veste, en prend quelques-uns et les donne à RHEINBERG.*)

RHEINBERG : Je vous les rendrai dans une demi-heure.

BENCHIMOL (*royal*) : Ce n'est pas pressé.

RHEINBERG (*Il murmure à Jacob*) : Il s'est fait une grosse somme d'argent en une semaine en spéculant sur les mines de minerais rares.

Jacob (*à RHEINBERG*) : J'espère que je vais pouvoir vous rembourser rapidement. Vous me donnez trois mois ?

RHEINBERG : Mon cher Jacob, vous n'avez pas besoin de me rembourser !

Jacob : Que voulez-vous dire ?

RHEINBERG : Cet argent constitue une avance sur vos honoraires.

Jacob (*avec méfiance*) : Quelque chose d'honnête, j'espère !

RHEINBERG : Mais bien sûr ! Dans la vie, ma devise est la suivante : « Vivre et faire vivre ! Gagner et faire gagner. »

BENCHIMOL : Gagnons, vivons ! Très bien ! Lé Haïm !

RHEINBERG : Je vais vous expliquer l'affaire en deux mots.

Jacob : Mais je ne suis pas un homme d'affaires.

RHEINBERG : Laissez-moi terminer. Asseyez-vous à votre bureau. Il y a des choses que vous devez noter pour le contrat.

Jacob (*rassuré*) : Ah un contrat ! (*Il s'assoit*)

Scène 5

Le maître d'hôtel- Jacob- RHEINBERG- BENCHIMOL

Le maître d'hôtel : Monsieur, il y a quelqu'un qui veut vous parler.

Jacob : Comment s'appelle-t-il ?

Le maître d'hôtel : Son nom est VEDNIK ou FIEDNIK.

Jacob : Je ne le connais pas. Dites-lui d'attendre.

Le maître d'hôtel : Très bien monsieur ! (*// sort*)

Jacob : Allons droit au but !

RHEINBERG : Comme vous le savez, nous sommes entrés dans l'ère des minerais rares dans le cadre de la fabrication des batteries. Les principaux minerais impliqués dans ce processus sont le spodumène pour le lithium, la pentlandite pour le nickel, la cobaltite pour le cobalt, et l'hématite pour le fer.

BENCHIMOL : Pour fabriquer une batterie de voiture électrique, d'un ordinateur ou d'un téléphone, il faut du lithium, du cobalt, du nickel ou encore du graphite !

RHEINBERG : J'ai été le premier à en profiter.

BENCHIMOL : Et moi le second !

RHEINBERG : Monsieur BENCHIMOL, ne m'interrompez pas, s'il vous plaît. (*à Jacob*) Bien avant que tout le monde y voie le potentiel, j'en achetais à la pelle, en secret. Et alors, BENCHIMOL s'est mis à les vendre en mon nom, mais sans se cacher. Et tout le monde est tombé dans le panneau !

BENCHIMOL : (*à RHEINBERG*) Pas moi ! Alors, suis-je encore un imbécile ?

RHEINBERG: Non, vous ne l'êtes pas, BENCHIMOL. (*Il continue à parler à Jacob*) Et il y a plus. J'ai obtenu de Schramm une option sur sa mine en Ukraine.

Jacob: Le comte SCHRAMM?

RHEINBERG : Oui ! Oh sa mine, c'est toute une histoire ! Le vieux Schramm a bâti sa fortune avec cette mine. Après sa mort, ses deux enfants en ont hérité. Mais le fils vit comme un prince et la fille s'est mariée avec un aristocrate. Le comte a une écurie de courses qui lui coûte une fortune et le beau-frère perd au jeu ce que les danseuses lui laissent. Ils n'investissent pas un sou dans l'entretien de la mine. Tout s'effondre. C'est mal tenu. Le matériel est hors d'usage. On ne peut rien imaginer de pire. Et pourtant, ça rapporte !

Jacob : Ah je vois ! Vous voulez mettre de l'ordre là-dedans !

RHEINBERG (*surpris*) : Moi ?

BENCHIMOL : Mais pourquoi ferait-il une chose pareille !

RHEINBERG : Non ! Je veux prendre une participation sur la mine. C'est le moment. Le marché est en hausse et le comte serait aux anges s'il pouvait s'en débarrasser.

Jacob : Pourquoi serait-il aux anges puisque l'affaire marche si bien ?

RHEINBERG : S'il veut continuer à exploiter la mine, il faut qu'il investisse des millions. C'est risqué une mine qu'on n'entretient pas. Rénover aujourd'hui ça coûte deux fois plus qu'hier et deux fois moins que demain. Pour faire les réparations indispensables, il faut qu'il vende son écurie, et il est déjà accablé de dettes. Il n'attend qu'une chose, c'est que je rentre dans l'affaire.

Jacob : C'est lui qui vous l'a proposé ?

RHEINBERG : Bien sûr ! J'ai tout de même une certaine réputation.

Jacob : Bon. Et qu'est-ce que je dois faire ?

RHEINBERG : Vous devez rédiger le contrat qui établit ma participation dans le capital.

Jacob : SCHRAMM est au courant ? Vous avez mentionné mon nom ?

RHEINBERG : Bien sûr !

Jacob : Et il n'a pas opposé d'objections ?

RHEINBERG : Aucune !

BENCHIMOL : Objection ? Pourquoi une objection !

Jacob : Je pensais, après tout je suis votre beau-frère, je pourrais être partial, préférer vos intérêts aux siens !

RHEINBERG : Son avocat est là pour tout vérifier !

Jacob : Parfait !

RHEINBERG : Et puis, tout est déjà réglé. Le capital est de trois millions. SCHRAMM, son beau-frère et moi nous formons le comité d'administration. Chacun de nous reçoit le tiers des titres.

Jacob : Vous aussi ? En échange de quoi ?

RHEINBERG : D'argent, du bon argent ! Je mets là-dedans un million cash. Et j'ai une option pour racheter le reste.

Jacob : Et de quoi cela va dépendre ?

RHEINBERG : De la manière dont les valeurs se comportent sur le marché.

BENCHIMOL : Je vais vous expliquer, je vois que vous n'êtes pas très familier avec la Bourse.

Jacob : Non. Pas familier du tout !

BENCHIMOL : C'est bizarre. Écoutez-moi. Schramm et son beau-frère donneront à RHEINBERG comme compensation...

Jacob : Comme compensation de quoi ?

BENCHIMOL : Pour introduire l'affaire en Bourse ! Vous pensez que c'est un jeu d'enfants ? Pour mettre l'affaire en Bourse, RHEINBERG obtient une option sur l'achat d'un tiers du stock.

RHEINBERG : 2 000 actions à 500 chacune.

BENCHIMOL : Maintenant l'affaire est en Bourse. A présent, écoutez bien. Les valeurs montent, RHEINBERG fait valoir son option. Les valeurs chutent, il ne fait pas valoir son option !

RHEINBERG : Pour décider, j'ai deux semaines après la mise sur le marché. Si les valeurs augmentent, je gagne 50 fois 2 000.

BENCHIMOL : En d'autres termes, 100 000.

RHEINBERG : Mais si ça tombe d'un faible pourcentage par action, je ne fais pas valoir mon option. Je me croise les bras et je ne perds rien du tout.

BENCHIMOL : Et SCHRAMM de toute façon est gagnant !

RHEINBERG : Mes services ne lui ont rien coûté. La commission est payée par la Bourse et il obtient trois millions alors que la valeur n'est même pas deux millions.

Jacob : Mais il ne s'en sort que si les actions sont vendues à leur valeur !

BENCHIMOL : Bien entendu. Mais en ce moment, il y a une hausse sur le marché des minerais. Pourquoi faites-vous cette tête ?

Jacob : Franchement, je n'aime pas ce genre d'affaires !

Benchimol : Qu'est-ce que vous racontez ? Vous n'aimez pas ce genre d'affaires ?

RHEINBERG : Ah je vois ! Vous n'avez pas eu de chance à la Bourse !

Jacob : Je n'ai pas dit ça ! Je suis tout à fait conscient des avantages qu'offre la Bourse.

BENCHIMOL : Eh bien alors !

Jacob : Vous n'êtes même pas conscient du mal que vous faites.

BENCHIMOL : Comment pourrais-je faire du mal ?

Jacob : Vous nous faites du mal à nous, les Juifs. Il y a toujours des gens qui sont ruinés dans ces histoires de Bourse. Et les victimes accusent les Juifs. Ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir une vision d'ensemble. On cherche toujours des responsables. C'est pour ça que je n'aime pas voir notre peuple s'investir tellement dans la Bourse.

RHEINBERG (*ironiquement, à BENCHIMOL*) : Je pense qu'après un tel sermon je n'ai plus qu'à me retirer des affaires.

Jacob : Je n'accuse personne.

RHEINBERG : Dites-le franchement, vous ne voulez pas rentrer dans cette affaire ? Je vais chercher un autre avocat !

Jacob : Non, ce n'est pas du tout ce que je dis !

BENCHIMOL : Il ne va pas laisser passer une si bonne occasion !

Jacob : J'ai une raison personnelle pour être celui qui va écrire le contrat entre vous et SCHRAMM.

RHEINBERG : Très bien.

Jacob : Je veux qu'il comprenne qu'il a affaire à des personnes honnêtes.

RHEINBERG : Mais il le sait déjà !

Jacob : Des gens qui ne vont pas l'exploiter !

RHEINBERG : C'est évident !

Jacob : Je suis donc partant !

RHEINBERG (*lui tendant la main*) : Affaire conclue !

BENCHIMOL (*regardant sa montre*) : Ciel !

RHEINBERG : Que se passe-t-il ?

BENCHIMOL : Je suis en retard ! À la Bourse ! J'ai mieux à faire que de discuter. Vous savez, je ne suis qu'un commerçant ! Je me sauve. Mais vous pouvez rester ici, si vous le désirez. J'ai tellement investi ! Ce que je peux être nerveux ! Je tremble ! Au revoir, messieurs ! (*Il sort*)

RHEINBERG : Je vous suis ! (*Il salue Jacob et sort*)

Jacob : Et maintenant, je vais veiller aux intérêts du comte. (*Jacob reste seul*)

Scène 6

Le maître d'hôtel- Jacob- VEDNIK

Le maître d'hôtel : Puis-je faire entrer ?

Jacob : Ah ! Bien sûr ! Faites entrer !

(Le maître d'hôtel sort, VEDNIK entre. C'est un mineur usé par le travail. Il tient sa casquette dans les mains avec humilité. Il parle avec un accent ukrainien)

Jacob *(avec amabilité)* : Que puis-je faire pour vous ?

VEDNIK *(avec un accent guttural)* : Les mineurs de Donetsk, c'est eux qui m'envoient.

Jacob : Quel nom vous avez dit ?

VEDNIK : Donetsk, en Ukraine. La mine de minerais rares.

Jacob : Celle qui appartient à Monsieur **SCHRAMM** ?

VEDNIK : Ouais monsieur !

Jacob : Asseyez-vous.

VEDNIK : Volodymyr VEDNIK. Ça c'est mon nom ! Ils m'ont envoyé parce que moi, parle français. Gros problème, gros. On a décidé, faut aller à avocat en France. Ton nom mentionné, parce que toi aider pauvres travailleurs. Nous pas beaucoup d'argent. Toi coûte beaucoup ?

Jacob : Pour un conseil ? Rien du tout !

VEDNIK : Bien, très bien ! On a dit ! Toi, fais pas payer. On a fait la quête pour le voyage. Le billet du train, la paye d'un mois entier. J'ai dit : « Moi, malade ». Moi, souvent malade. Ils croient que je pas aller à la mine parce que médecin. Le contremaître, il sait rien du voyage. S'il savait, moi kaput.

Jacob : Rassurez-vous, je ne dirai rien du tout.

VEDNIK : Le contremaître, lui mauvais homme. Lui, vraiment dur. Fait retenue sur la paye. Renvoie les gens. Les enfants rien à manger. Les grands non plus.

Jacob : Vous vous êtes plaint à Monsieur SCHRAMM ?

VEDNIK : Non, pas bon ! Le patron, il a confiance dans le contremaître. Et le contremaître, c'est une brute, pas bon, pas bon ! Le patron, lui, homme bon ! Quand accident, toujours envoie argent. Quand monte-charge est tombé et m'a écrabouillé mon bras. Patron, lui, homme bon, on sait. Contremaître lui, homme pas bon.

Jacob : Si je peux vous aider, vous devez tout me raconter.

VEDNIK (*se gratte la tête*) : Comment commencer ? Moi, me lève 4 heures du matin. Marche deux heures jusqu'à la mine. Le travail, 6 heures du matin 6 heures du soir. Parfois plus. Et puis deux heures de retour à la maison.

Jacob : Et combien vous êtes payé pour ça ?

Vednik : C'est moi qui tiens la pique. Gagne plus que le conducteur du wagon. Pour le salaire, on se plaint pas.

Jacob : De quoi vous plaignez-vous alors ?

VEDNIK : Des amendes ! Très mauvais les amendes ! Le contremaître, il nous donne pas un quart d'heure pour manger. Son nom c'est KREMENZAK, c'est un russe. (*Il se lève et brandit son poing.*) Lui, sale chien.

Jacob : La situation n'a pas l'air très rose ! Mais qu'est-ce que vous voulez de moi ?

VEDNIK : KREMENZAK, lui pire que contremaître. Creuser, creuser, tout le temps creuser, pas le temps pour étayer. Toute la mine va nous tomber sur la tête.

Jacob : Si je vous comprends, les conditions de sécurité sont insuffisantes. Rien n'est fait pour épargner la vie des mineurs.

VEDNIK : Toi, raison ! Mine dangereuse. Ventilation très mauvaise ! On nous donne pas assez de bois pour étayer les tunnels. Le pire c'est Rosamonde.

Jacob : Rosamonde ?

VEDNIK : Rosamonde, le nom d'un puits. Le dernier accident, là-bas. Ils ont réparé un peu, mais pas assez. Maintenant, personne veut utiliser explosifs là-bas. Juste des pics, autrement, gros problème. Et maintenant, contremaître lui ordonner d'utiliser les explosifs. Nous, on veut pas.

Jacob : Vous voulez dire que vous travaillez au risque de vos vies !

VEDNIK : Tout le temps ! On se plaint au contremaître. Il nous montre la lettre du patron : « Explosifs ! ». Le patron, lui connaît rien à Rosamonde. Lui c'est un homme bon. Il vient jamais en Ukraine. Le contremaître il dit : « Je dois faire beaucoup de minerais, parce que Schramm maintenant, il vend la mine ! »

Jacob (*Il rit avec dédain*) : Beaucoup de minerais, bien sûr, pour faire une bonne impression à la Bourse. Continuez, continuez.

VEDNIK : Si explosion dans Rosamonde, tout le monde kaput. On meurt. On n'ose pas faire grève maintenant. Hiver approche. Nous crever de faim. Nous crever de froid.

Jacob : C'est affreux. Je ne sais pas encore quoi faire ! Mais il faut faire quelque chose et vous pouvez compter sur moi.

VEDNIK : Moi, retourne aujourd'hui. Quoi dire aux travailleurs ?

Jacob : A quelle heure part votre train ?

VEDNIK : Sept heures.

Jacob : Attendez-moi à la gare ! Je vais vous aider.

VEDNIK : Ciel vous bénisse, maître. *(Il essaie de lui embrasser la main)*

Jacob *(retirant sa main)* : Partez ! A tout à l'heure !

(Volodymyr sort.)

ACTE III

Scène 1

Salon

Dr. BICHLER- BENCHIMOL- Hermine

Dr. BICHLER : Où est le malade ?

BENCHIMOL : C'est moi, je me sentais un peu... Mais je me vais déjà mieux.

Dr. BICHLER : C'est toujours ce qui se passe quand j'arrive !

BENCHIMOL : J'avais un horrible mal de tête, mais c'est passé maintenant.

Dr. BICHLER : Alors tout va bien ! Je préfère ça. J'aime venir pour des gens qui se portent bien.

BENCHIMOL : Ce qu'il est drôle ! Je pense que je ferai de vous mon médecin particulier.

Dr. BICHLER : Ah oui ?

BENCHIMOL : Je parle sérieusement. Depuis que ça va pas mal pour moi du point de vue affaires, du point de vue santé, j'ai des tas de petits ennuis...

Dr. BICHLER (*ironique*) : Je suis à votre disposition nuit et jour ! (à Hermine) Votre mari est revenu ?

Hermine : D'Ukraine ? Oui, il est revenu avant-hier. Et dans quel état épouvantable !

Dr. BICHLER : J'imagine, ça a dû être affreux ! (*Il sort le journal de sa poche*) Dans ma vie, j'ai vu beaucoup de maladie et de souffrance, mais quand je lis ça, j'ai des frissons.

BENCHIMOL : Je vois que vous avez le journal du soir. (*Il prend le journal, le parcourt et le rend*) Je n'ai pas le courage !

Dr. BICHLER : En venant ici, je lisais les dernières nouvelles ! Rien de nouveau depuis une semaine. Mais beaucoup de nouveaux témoignages. Un journaliste a rapporté les paroles d'un blessé grave à l'hôpital. (*Il lit à voix haute le journal*) « Témoignage de Volodymyr VEDNIK : "Nous étions dans la mine depuis une heure et demie et nous travaillions dans la galerie supérieure de Rosamonde. J'étais juste en train de dire aux copains... Nous ne savions pas qu'ils étaient en train d'utiliser des explosifs en dessous de nous. Soudain nous avons entendu une explosion. Nous avons jeté nos outils et nous avons couru vers le puits. Des hommes derrière moi ont trébuché. Quand nous sommes arrivés au croisement, j'en ai vu arriver de tous les côtés. "L'équipe d'en-dessous est perdue", ils disaient. Mon fils était dans l'équipe. J'ai essayé de descendre là-bas, mais quelqu'un a crié : "L'eau monte !". Il a essayé de me retenir. Je me suis libéré et j'ai couru. Mais quand je suis arrivé au treuil, la charpente du tunnel s'est effondrée et c'est avec peine qu'ils ont pu me sortir des décombres." » Suit une description de ses blessures.

Hermine : Pauvre homme !

BENCHIMOL : Ça me déchire le cœur !

Dr. BICHLER : Après ça, il y a un avis disant que ce pauvre VEDNIK est mort de ses blessures. (*Il replie le journal*)

Hermine (*essuyant ses larmes*) : Mon mari m'a tout raconté. Je crois que VEDNIK, c'est cet homme qui est venu le voir il y a six semaines. C'était quand Jacob s'est rendu en Ukraine la première fois pour soutenir les revendications des travailleurs.

Dr. BICHLER : On dit que c'est votre mari qui les a poussés à faire grève.

BENCHIMOL : Je vous demande pardon. La grève a démarré après le retour de SAMUEL.

Dr. BICHLER : Comment le savez-vous ?

BENCHIMOL : La grève a commencé il y a quatre semaines, juste après que les actions de la mine ont été lancées sur le marché.

Dr. BICHLER : Oui ! Après trois semaines, les mineurs qui crevaient de faim ont été forcés de descendre à nouveau travailler dans la mine. Et pendant tout ce temps-là, l'eau a tout sapé à l'intérieur. Quand ils ont repris le travail...

BENCHIMOL : Ça me fait mal à l'estomac ! Mais à qui la faute ?

Dr. BICHLER (*gravement*) : C'est justement la question.

Hermine : Prenez encore une autre tasse de thé !

Dr. BICHLER : Je m'excuse, je suis pressé. (*à Hermine*) Donnez le bonjour à votre mari !

BENCHIMOL : Au revoir, Docteur ! (*Le Dr. BICHLER sort*)

Scène 2

BENCHIMOL- Hermine – Charlotte entre

BENCHIMOL : Faites comme si je n'étais pas là. (*Il boit son thé avec bruit*)

Hermine : Depuis cette histoire, Jacob est hors de lui. Il ne pense à rien d'autre. Jour et nuit.

Charlotte : Ton mari est tout de même étrange. Je pense que je peux me permettre de te le dire, même en la présence de M. Benchimol.

Hermine : Tu appelles « étrange » quelqu'un qui a pitié des autres ?

BENCHIMOL : Je vais vous dire. Cet accident dans la mine m'a vraiment atteint. J'étais tellement bouleversé que j'ai vendu toutes mes actions de minerais. Je ne veux plus rien avoir à faire avec ces exploitations si ça coûte la vie aux gens. Et j'ai été récompensé pour mon bon cœur. J'ai vendu au plus haut. Et tout de suite après, le marché s'est effondré. Ah c'est comme ça, je me suis dit, je n'ai pas perdu de temps ! J'ai vendu à tour de bras. Et entre nous, c'était une très bonne chose. Mais il y a pire...

Charlotte : Comment ça ?

BENCHIMOL : Vous n'êtes pas au courant pour SCHRAMM ?

Charlotte : Mon mari ne me parle jamais d'affaires. Il est arrivé quelque chose à Schramm ?

BENCHIMOL : Il est ruiné. Un point c'est tout.

Charlotte : Vous parlez sérieusement ?

Hermine : L'accident à la mine ?

BENCHIMOL : Non, pas exactement, bien que ce soit un peu lié. SCHRAMM et son beau-frère avaient besoin d'argent. Quand les actions de Rosamonde ont été mises sur le marché...

Charlotte : Ils ont vendu leurs parts ?

BENCHIMOL : Il était convenu qu'ils ne vendraient pas tout de suite. Ça aurait fait chuter les cours. Ils ont mis leurs actions en garantie.

Hermine : Qu'est-ce que cela veut dire ?

BENCHIMOL : Leurs actions leur ont servi de garantie pour obtenir un prêt d'un quart de million. Et ils ont utilisé l'argent pour payer leurs dettes. Et alors... la grève est arrivée. Plus de marché pour les actions de Rosamonde. On a essayé de maintenir les cours, RHEINBERG et moi, et alors bang, l'accident ! Moi, j'ai tout laissé tomber et je suis sûr que

RHEINBERG a fait la même chose. Le cours s'est effondré. La banque n'avait plus les garanties. Elle a bloqué le compte de Schramm. Il ne pouvait pas payer, évidemment, et la banque a vendu ses actions pour une bouchée de pain. Et maintenant, SCHRAMM n'a ni les actions ni la mine.

Charlotte : Mais c'est épouvantable !

BENCHIMOL : Ce ne sont pas mes affaires.

Hermine : Mon mari est courant ?

BENCHIMOL : Bien sûr ! Tout le monde est au courant !

Scène 3

Jacob- BENCHIMOL- Charlotte- Hermine- le rabbin

Jacob (*entrant, suivi du rabbin*) : Entrez, monsieur le rabbin !

Hermine : Cher monsieur le rabbin ! Quel plaisir de vous voir ! On vous voit si rarement !

BENCHIMOL : Quel honneur, monsieur le rabbin !

Le rabbin : Monsieur RHEINBERG est-il là ?

Charlotte : Pas encore !

BENCHIMOL : Il est probablement au club. Voulez-vous que je l'appelle ?
(*Tous acquiescent d'un geste de la tête*)

Jacob : Certainement !

BENCHIMOL : Alors ? Je lui téléphone...

Charlotte : Je vous en prie !

BENCHIMOL : Vos désirs sont des ordres. (*Il prend son portable et se dirige vers la véranda*)

Hermine : Jacob ! Tu ne m'as même pas embrassée !

Jacob : Oh ! Excuse-moi, ma chérie ! (*Il l'embrasse sur le front*)

Hermine : Il s'est passé quelque chose ? Je le lis sur ta figure !

Jacob : Ne t'inquiète pas, rien ne m'est arrivé à moi personnellement. Je te promets.

BENCHIMOL (*revenant*) : Je l'ai eu au téléphone, il arrive.

Charlotte : Je vous remercie... Voulez-vous un cigare ?

BENCHIMOL : Je fume ? Je ne fume pas ? Vous n'avez qu'à décider.

Charlotte : Sortons !

BENCHIMOL : (*Il fredonne*) : « je voudrais du soleil vert... Dans mon jardin d'hiver ! Merveilleux ! (*Il sort avec Charlotte*)

Jacob (*à Hermine*) : Ma chérie, tu devrais les accompagner ! (*Il l'accompagne et ferme la porte de la véranda derrière elle*)

Scène 4

Jacob- le rabbin

Le rabbin : Ça va donc aussi mal ?

Jacob : C'est indescriptible ! Au-delà des mots ! Quand je suis arrivé là-bas, ils venaient de sortir les corps. A l'entrée du puits, les femmes pleuraient, criaient. Certaines ne disaient pas un mot. Je pouvais à peine les regarder. Toute ma vie je me souviendrai de cette scène. Tout était noir. Tout était en deuil. Les habits déchirés, noirs. Un vent d'automne qui faisait trembler les corps maigres sous les haillons. Même le ciel était de plomb. Et les enfants, cela vous tordait le cœur, tout petits avec des visages graves, mûris par la souffrance. Ils regardaient avec terreur le trou noir qui les engloutirait, eux aussi, un jour ou l'autre. Eux aussi, ils descendront là-bas exactement comme

leur père dont on rapportait le corps. Eux aussi ils pousseront les chariots de fer avant d'avoir douze ans pour un salaire de misère. Et après, quand ils tailleront la roche, couchés sur le côté dans le trou, et taillant encore et encore dans le filon, dans le noir. Là, la lampe a glissé et ça été le coup de grisou. Tout a explosé, tout s'est écroulé ! Cette fois-ci c'était l'eau. Et quel massacre, quel désastre ! (Il se couvre les yeux.) Et pourtant, ils reprendront le travail. S'ils ne le font pas, ils crèveront de faim.

Le rabbin : Mon fils, personne ne souffre au-delà de ce qu'il peut souffrir. Dieu dans Sa grande sagesse en a décidé ainsi. A force d'avoir les pieds nus, on a les pieds calleux.

Jacob : C'est ça votre consolation ?

Le rabbin : La pauvreté et la misère ne sont pas pires aujourd'hui que dans le passé. Au contraire ! Les choses ont tendance à s'arranger.

Jacob : Vous voulez dire qu'on doit assister à ça les bras croisés ?

Le rabbin : Pas tout à fait. J'approuve ce que vous voulez demander à RHEINBERG, et c'est pour vous appuyer que je suis venu. Mais vous n'avez rien à faire de plus.

Jacob : Et moi je vous dis que ce n'est que le commencement !

Le rabbin : Vous dites n'importe quoi. Soyez heureux que les pauvres vous laissent tranquille. Vous voulez aider les gens ! Mais vous, qui va vous aider ? Qui va s'occuper de vous ?

Jacob : Ça m'est égal !

Le rabbin : Mais de quel droit vous mêlez-vous des affaires des mineurs ?

Jacob : Je suis avocat !

Le rabbin : Je vais vous raconter une histoire que j'ai trouvée dans les chroniques juives de Rabbi Josué de Spire. C'est une histoire qu'il a écrite quelque part sur la route, après une des nombreuses expulsions des Juifs de la région du Rhin. C'était pendant le mois d'Av de l'année 5143, au 14ème siècle selon le calendrier civil. Il y avait des signes de troubles à Mayence. L'une des histoires concerne un jeune homme prometteur, Moïse Ben Abraham, le fils d'un marchand. Il voulait devenir un érudit. Un soir d'été, il était assis, en train d'étudier les anciens livres de nos Sages. Soudain, il entend une voix qui criait au secours dans la nuit. Il se penche à la fenêtre, mais la voix venait de l'extérieur du ghetto. Les cris étaient de plus en plus désespérés. Moïse était bouleversé. Il a voulu sortir de la maison, sa mère l'a arrêté et lui a demandé pourquoi il voulait sortir si tard dans la nuit. « Mère ! J'entends crier au secours ! » répondit-il et il disparut dans le noir. Comme il tardait à revenir, sa mère de plus en plus inquiète est sortie à sa recherche. Elle non plus n'est pas revenue. Le matin suivant, Moïse a été retrouvé poignardé juste à côté du portail du ghetto. À côté de lui, sa mère était assise, un sourire indéfinissable sur les lèvres. Elle était devenue folle. Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez de cette histoire ?

Jacob : Mon cœur approuve Moïse de Mayence. Je suis fier de lui. Nous devrions tous le prendre comme exemple. Parfois, l'appel au secours n'est pas un piège.

Le rabbin : Mais que pouvons-nous faire ? Nous sommes tellement faibles !

Jacob : Quel mérite ont les forts à montrer de la pitié ?

(RHEINBERG arrive)

Scène 4

RHEINBERG- Jacob- BENCHIMOL- le rabbin

RHEINBERG : Je viens d'entendre que vous étiez là, monsieur le rabbin.
(*Il lui serre la main et salue sèchement Jacob*) Où est BENCHIMOL ?

Jacob : Là-bas ! (*RHEINBERG sort vers le jardin d'hiver*) C'est à vous que je suis venu parler, pas à BENCHIMOL.

RHEINBERG : Laissez-moi seulement lui dire bonjour ! (*Il ouvre la porte et dit d'un ton mielleux*) Bonne soirée, mon cher BENCHIMOL !

BENCHIMOL (*On l'entend mais on ne le voit pas*) : Hello, Rheinberg !

RHEINBERG : Vous désiriez me parler ?

BENCHIMOL (*On l'entend mais on ne le voit pas*) : Non, je vous ai seulement appelé pour vous transmettre le message de votre femme.

RHEINBERG (*suave*) : Oh ! C'est tellement gentil à vous ! Vous n'auriez pas dû prendre cette peine !

Jacob (*sèchement*) : Ça suffit, fermez la porte !

RHEINBERG : Et à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

Le rabbin : Nous avons une affaire très sérieuse à discuter avec vous.

RHEINBERG : Vous, tous les deux ?

Jacob : J'irai droit au but. Vous avez ruiné le comte SCHRAMM. Vous devez réparer le tort que vous lui avez causé.

RHEINBERG : Je l'ai ruiné ? (*avec un rire amer*) Vous êtes complètement fou ! Il s'est ruiné lui-même. (*Il attire Jacob loin du rabbin et lui souffle à l'oreille.*) Et moi aussi, il m'a ruiné.

Jacob : Quoi ?

RHEINBERG : Je suis dans une situation désespérée. Ne le répétez à personne, personne ne doit le savoir, surtout pas BENCHIMOL, sinon tout le monde le saura demain à la Bourse, et alors je serais complètement perdu.

Jacob : Mais qu'est-ce qui est arrivé ?

RHEINBERG : J'ai vendu à terme des actions de la mine. Je dois les livrer maintenant, et je ne peux pas m'en procurer. Les actions ont disparu soudainement du marché. Je suis au bord du gouffre, et il peut m'y pousser à n'importe quel moment.

Jacob : Qui « il » ?

RHEINBERG : C'est justement ce que je ne sais pas ! C'est une situation terrible. Il y a quelqu'un quelque part qui peut faire de moi ce qu'il veut. Il peut me forcer à payer n'importe quel prix pour les actions de Rosamonde. Si je savais qui c'était, je pourrais le rencontrer et lui offrir la moitié de ma fortune. C'est le prix qu'il peut demander et je serais bien forcé de lui donner. Il peut me prendre jusqu'à la chemise que j'ai sur le dos, et bien heureux encore si on ne m'interdit pas l'entrée de la Bourse.

Jacob : C'est vous qui vous êtes mis la corde au cou !

Le rabbin : (à *Rheinberg*) Je suis sûr que vous n'avez rien à vous reprocher avec le comte. Et que vous avez agi selon les lois de la Bourse. S'il était un homme d'affaires, il comprendrait qu'il n'a aucune raison de se plaindre. Mais vous connaissez la Bourse infiniment mieux qu'il ne la connaît lui-même. Et cela vous donne des responsabilités envers lui.

RHEINBERG : Je ne suis pas du tout d'accord avec vous. Je n'ai aucune obligation à son égard. Il n'y a que mon beau-frère qui s' imagine cela. Il est du côté de SCHRAMM, et je ne comprends pas pourquoi !

Le rabbin : Parce qu'il pense, avec beaucoup de justesse, que nos ennemis vont encore exploiter cette histoire pour nous faire du tort à nous, les Juifs. Et je suis tout à fait de son avis. C'est pourquoi je suis ici pour vous demander d'aider SCHRAMM.

RHEINBERG : Vous vous trompez du tout au tout. Schramm ne mérite pas d'être aidé. Il a agi bêtement, de manière complètement irresponsable. Pourquoi avait-il besoin de mettre en gage ses actions ? A part ça, sa mine était mal entretenue, et c'est la cause de toute l'histoire ! La mine ne valait pas deux millions. Mais il a essayé d'obtenir de la banque trois millions. Il s'est ruiné lui-même et pas que lui-même ! Et maintenant il appelle au secours ? Demandez à BENCHIMOL si c'est moi qui lui ai fauché son argent ! C'était un accident ! Une terrible malchance ! BENCHIMOL !

BENCHIMOL (*Il entre*) : Que voulez-vous, RHEINBERG ?

RHEINBERG : Dites-leur que je n'ai pas essayé de ruiner le comte Schramm.

BENCHIMOL : Le ruiner ? Vous avez vendu quand il fallait vendre. J'ai vendu, vous avez vendu, tout le monde a vendu. Quand la marchandise n'est pas bonne, on vend. La mine a tourné au vinaigre. On a vendu. Vous ne l'avez pas ruiné. Si on ne peut plus vendre des biens qui n'ont plus de valeur, on ne peut plus faire d'affaires. Moi-même j'ai tout vendu.

RHEINBERG : Vous avez donc pris vos précautions BENCHIMOL ?

BENCHIMOL : Bien sûr, RHEINBERG. Et vous ?

RHEINBERG (*avec une feinte nonchalance*) : Bien sûr !

BENCHIMOL : Alors, qu'est-ce qu'on en a à faire du comte ! Vous le connaissez, le comte ? Je le connais, moi, le comte ? (*Il regarde par la fenêtre*) Quand on parle du loup !

Scène 5

RHEINBERG- Jacob- BENCHIMOL

RHEINBERG : Dites que je suis sorti ! Je ne peux recevoir personne !

Jacob : Vous serez bien forcé de le rencontrer un jour ou l'autre. Maintenant ou plus tard !

RHEINBERG : Maintenant je ne peux pas, je n'ai pas l'esprit clair. Parlez-lui, vous !

Jacob : Moi ?

RHEINBERG : Vous ou un autre, ça n'a aucune importance. Dites ce que vous voulez. Faites comme si je n'existais pas.

Scène 6

SCHRAMM- Jacob- BENCHIMOL

SCHRAMM : Où est RHEINBERG ?

Jacob : Je suis au courant de tout et je parlerai à sa place.

SCHRAMM : Vous ?

SCHRAMM : Vous êtes au courant de la fraude ?

Jacob : Je vous conseillerais de choisir davantage les termes que vous employez.

SCHRAMM : Et si je ne le fais pas ?

Jacob : Je pense qu'il le faut si nous voulons mener à bien cette discussion. L'important est d'établir les faits.

SCHRAMM : Que voulez-vous établir ?

Jacob : D'abord, il n'y a pas eu de fraude.

SCHRAMM : Ça, c'est ce que vous dites !

Jacob : C'est ce que tout le monde dirait !

SCHRAMM (*jaugeant BENCHIMOL de la tête au pied*) : Qui c'est, ça ?

BENCHIMOL : Mon nom est Benchimol.

SCHRAMM : J'ai été dépouillé de tout ce que je possède. N'essayez pas de me dire que c'est une affaire honnête.

Jacob : C'est pourtant ce que je vais essayer de faire.

SCHRAMM : Un avocat peut prouver n'importe quoi, je suppose !

Jacob (*se contenant*) : Comte, calmez-vous ! Ça a été une suite de malchances mais si vous êtes ruiné, ce n'est pas la faute de RHEINBERG, vraiment !

BENCHIMOL : Pourquoi avez-vous mis vos actions en garantie à la banque ?

SCHRAMM : Vous, taisez-vous !

BENCHIMOL : Je n'ai plus rien à dire !

Jacob : Si vous aviez conservé vos actions, vous auriez maîtrisé la panique et l'effondrement des cours qui ont suivi l'accident. Même aujourd'hui, les cours ont commencé à se relever.

SCHRAMM : Eh oui ! Le sale travail a été fait. On m'a vidé les poches !

Jacob : Je veux vous expliquer une fois pour toutes ce qui s'est passé. Vous avez perdu votre fortune par votre propre faute. Et cela, pour deux raisons. La première, c'est que vous avez mis vos actions en garantie et votre ignorance de la Bourse vous a trahi. Je souffre beaucoup de ce qui vous est arrivé. Mais la deuxième raison est bien plus grave. Et pour cette deuxième raison, vous ne méritez aucune sympathie.

SCHRAMM : Très bien, mon ami, parlez. Je veux entendre jusqu'où votre impudence peut aller.

Jacob : J'ai assez d'impudence pour vous dire la vérité. Vous êtes coupable d'avoir négligé l'état de votre mine. Cette terrible négligence...

SCHRAMM (*hors de lui*) : Comment osez-vous ?

Jacob : Votre négligence n'a pas seulement causé votre ruine, mais elle a causé la perte de nombreuses vies humaines. Pendant que vous

vaquiez à vos plaisirs d'aristocrate, vos esclaves creusaient pour vous l'intérieur de la terre.

BENCHIMOL (à lui-même) : Ça s'est parlé! Il a bien raison !

Jacob : Faire travailler des hommes, des femmes et des enfants dans des conditions inhumaines pour une bouchée de pain !

SCHRAMM : Allez, allez, continuez...

Jacob : C'est bien mon intention. Année après année, c'est comme ça que les choses marchaient. Rien n'était prévu pour les mesures de sécurité jusqu'à ce que l'inévitable arrive. Et vous avez encore l'audace de vous plaindre quand l'eau a détruit votre fortune mal gagnée. Que ferez-vous avec les corps ? Je les ai vus de mes propres yeux. J'ai vu les veuves, les orphelins. Leurs pères sont morts pour l'honorable comte Schramm. Je pense que vous n'étiez même pas à l'enterrement !

SCHRAMM : Vous-même y étiez. Je le sais de bonne source.

Jacob : J'y étais.

SCHRAMM : Oui, et vous étiez là, aussi, pendant la grève. C'est parce que les mineurs ont refusé de descendre dans la mine quand l'eau a tout envahi. Au début je n'ai pas compris ce que vous étiez en train de manigancer. Je me demandais « Qu'est-ce que le Juif peut bien fabriquer là-bas ? ».

Jacob : Le Juif faisait son devoir de chrétien.

SCHRAMM : Votre beau-frère m'a dit que vous étiez un imbécile et qu'il s'était fâché avec vous. Maintenant je comprends tout. Vous avez agi de pair avec lui.

Jacob : Mensonges !

SCHRAMM : Vous n'êtes comme lui qu'un sale Juif.

Jacob : Retirez ce que vous venez de dire !

SCHRAMM : Et si je ne le fais pas, vous me lécherez les bottes comme vous l'avez déjà fait, la dernière fois? Je la connais, votre race. Quand il le faut, vous savez lécher les bottes. Pour votre compte et pour le compte de vos frères ! Vous êtes tous les mêmes ! Sale Juif !

(Jacob se précipite vers Schramm et le frappe au visage. Schramm est sur le point d'attaquer Jacob lorsque BENCHIMOL s'interpose et saisit Schramm par le bras et le pousse dehors.)

SCHRAMM : (à Jacob) Ceci ne se terminera pas au tribunal. C'est vous qui allez payer. *(menaçant)* Vous allez payer !

BENCHIMOL *(ramasse le chapeau de Schramm et le jette dehors)*: Ça ce sont des menaces, et je m'y connais. J'en suis témoin. Il ne pourra pas nier.

ACTE IV

Même appartement. Bureau de Jacob SAMUEL.

Plusieurs jours après.

Hermine- BENCHIMOL

Scène 1

Hermine : Monsieur BENCHIMOL.

BENCHIMOL : Comment allez-vous, Madame ? Votre mari est à la maison ?

Hermine : Il est parti, il y a déjà longtemps. (*et s'adressant presque à elle-même*) Je me demande même où il se trouve.

BENCHIMOL : Moi non plus je ne sais pas.

Hermine : Vous savez, je m'inquiète beaucoup pour lui.

BENCHIMOL : Quand il sort, vous vous inquiétez ? Je peux vous le garantir, il n'est pas du genre vagabond ! De quoi pouvez-vous avoir peur ?

Hermine : Oh ! Vous plaisantez. Vous le savez bien. De Schramm ! J'ai peur de ce Schramm !

BENCHIMOL : Ne vous en faites pas ! Il fait bien attention de ne pas rencontrer votre mari. Si vous aviez vu ce coup qu'il a reçu ! Le bruit de la claque a retenti dans toute la pièce.

Hermine (*soupirant*) : Je ne trouve pas que ce soit drôle ! Et ses menaces. « Vous le paierez... » Mon époux m'a tout raconté. Quelle folie !

BENCHIMOL : C'était inoubliable ! Vous auriez dû le voir se battre pour ces pauvres travailleurs. J'en avais des frissons partout. Dans le dos, en

haut, en bas. Oh oui ! Je suis un commerçant, j'achète, je vends, chez moi, tout tourne autour de l'argent. Mais ici, il y a quelque chose d'autre : l'honneur.

Hermine : Oh l'honneur ! Jacob en parle tellement !

BENCHIMOL : Lui et moi, ce n'est pas la même chose. Mais pour moi, c'est important aussi. Je sais bien que je ne suis qu'un rien du tout. Que ça marche pour moi ou pas, il faut que je prenne les choses comme elles sont. Mais heureusement, il y a une autre sorte de Juifs. Qui sait, moi, si j'avais été à l'école ! Si je n'avais pas toujours été forcé de quémander toute ma vie, si les gens n'avaient pas toujours essuyé leurs bottes sur moi ! Peut-être que j'aurais été quelqu'un de différent. Oh ! N'essayez pas de me contredire. Vous n'avez qu'à me regarder. Moi, il faut que je paye pour tout. Il faut que je paye pour l'amitié, il faut que je paye pour l'amour, il faut que je paye pour que les gens me traitent correctement. C'est comme si j'étais toujours au restaurant. Même quand je suis bourré aux as, par devant on me dit « Monsieur BENCHIMOL » et dans mon dos on me fait la grimace. (*doucement*) J'ai tellement de peine pour moi !

Hermine : Je ne sais pas ce qui vous prend de parler comme ça !

BENCHIMOL : Oui, c'est vrai ! Je me pose des questions, je ne sais pas vraiment qui je suis. À l'intérieur, ça tourne, ça tourne. J'aimerais pouvoir l'exprimer. Je me traîne comme si mes poches étaient remplies de plomb, alors qu'autour de moi, les gens me semblent légers comme des oiseaux. Votre mari, non, je ne comprends pas comment il a réussi à prendre son envol. Tout ce que je peux faire pour lui, c'est d'être à ses côtés.

Hermine : Vous êtes un homme bon, monsieur BENCHIMOL.

Scène 2

RHEINBERG- BENCHIMOL- Hermine

RHEINBERG (*entre*) : Ah monsieur BENCHIMOL, quel honneur !

BENCHIMOL (*négligemment*) : Bonjour, RHEINBERG ! Ça y est, il faut que je parte.

RHEINBERG (*pressant le bras d'Hermine, d'un ton angoissé*) : Ne le laissez pas s'en aller.

Hermine (*à part*) : Pourquoi pas ?

RHEINBERG (*à part à Hermine*) : J'ai besoin de votre aide. (*à voix haute*) Monsieur BENCHIMOL !

BENCHIMOL (*sur le point de partir*) : Oui ? Que voulez-vous ?

RHEINBERG : Pourriez-vous m'attendre quelques minutes ?

BENCHIMOL : Et pourquoi ?

RHEINBERG : Pourriez-vous me conduire ? J'ai vu votre chauffeur en bas.

BENCHIMOL (*légèrement ironique*) : Bien sûr. Mais, j'ai déjà pris congé de Madame.

Hermine : Ne faites pas tant de cérémonies !

BENCHIMOL : Très bien. (*Il s'assoit*)

RHEINBERG : Ça ne prendra qu'un moment, monsieur BENCHIMOL. (*à Hermine*) Votre mari est à la maison ?

Hermine : Il est au palais. (*avec inquiétude*) Il devrait déjà être là. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

RHEINBERG (*Il murmure*) : Rien du tout. C'est seulement un prétexte. Il faut que vous demandiez à BENCHIMOL de m'accorder une faveur. A vous, il ne refusera rien. Il était fou de vous et il l'est toujours.

Hermine : Qu'est-ce que cela veut dire ?

RHEINBERG : BENCHIMOL peut faire de moi ce qu'il veut. C'est lui le propriétaire des actions Rosamonde. Il a tout racheté. Je viens de le découvrir. S'il veut me coincer, je suis perdu. Demandez-lui d'avoir pitié de moi.

Hermine : Je comprends.

RHEINBERG (*à voix haute*) : Vous savez, Hermine, il vaut mieux que je laisse un petit mot à Jacob. Il y a tellement de détails, vous pourriez oublier. (*Il fait semblant d'écrire mais prêle l'oreille à la conversation*)

Hermine (*s'approchant de BENCHIMOL*) : Je viens vers vous chargée d'une mission diplomatique.

BENCHIMOL : Vraiment ? Et de quoi s'agit-il ?

Hermine : De mon beau-frère. Il vient de me dire la situation où il se trouve. Vous pouvez le ruiner.

BENCHIMOL : Moi ? Vous plaisantez ?

Hermine : Je n'ai pas très bien compris moi-même. Il dit que vous pouvez le coincer.

BENCHIMOL (*comprenant*) : Ah ! La mine ! Rosamonde !

Hermine : C'est exactement ça !

BENCHIMOL : Et tout le temps, je pensais que c'était SCHLESINGER. Alors c'était RHEINBERG !

Hermine : Soyez gentil, ne le ruinez pas ! Puis-je vous laisser seuls tous les deux ? (*BENCHIMOL acquiesce*)

(*Hermine sort*)

BENCHIMOL (*Il tape sur l'épaule de RHEINBERG*) : RHEINBERG, vous n'êtes qu'un idiot !

RHEINBERG (*avec humilité*) : Et pourquoi ne suis-je qu'un idiot, monsieur BENCHIMOL ?

BENCHIMOL : Parce que vous vous êtes mis vous-même dans de très mauvais draps.

RHEINBERG : Je suis à votre merci !

BENCHIMOL : Et vous êtes un idiot, aussi... parce que vous avez peur de moi, d'Emanuel BENCHIMOL ! Remarquez, vous le méritez ! Vous aussi, vous m'avez fait souffrir, mais... (*avec un coup d'œil à gauche*) je ne vous mettrai pas la corde au cou.

RHEINBERG : Vous êtes un prince, BENCHIMOL !

Le maître d'hôtel (*entre*) : Monsieur RHEINBERG ! Monsieur WURZLECHNER est dehors. Il demande à vous parler.

RHEINBERG : À moi ?

Le maître d'hôtel : Il a dit que si Madame est là, il ne voulait pas rentrer.

RHEINBERG : Comme c'est étrange !

Scène 3

WURZLECHNER- RHEINBERG- BENCHIMOL

WURZLECHNER (*entre*) : Nous sommes seuls ?

RHEINBERG : Qu'est-ce qui vous amène ici ?

WURZLECHNER : Un malheur. A cent mètres d'ici, à l'instant, Jacob, victime d'une tentative d'assassinat.

RHEINBERG : Comment ça ? De quoi parlez-vous ?!

WURZLECHNER : Nous étions en grande conversation Jacob, le docteur BICHLER et moi-même, devant l'appartement des nouveaux époux. Lorsque tout à coup, un bruit sourd, un coup de feu tiré dans le dos, contre Jacob...

BENCHIMOL : Juste Ciel ! (*Il tombe sur une chaise*) Une tentative d'assassinat ? Qui lui a tiré dessus ?

WURZLECHNER : Le comte SCHRAMM. Ce lâche. Il n'a même pas regardé sa victime dans les yeux.

RHEINBERG : Le comte Schramm ?

BENCHIMOL (*Il se met à pleurer*) : Est-il encore vivant ?

WURZLECHNER : Oui ! Le docteur BICHLER l'amène ici. Il ne voulait pas aller à l'hôpital. Je les précède pour annoncer la nouvelle à sa femme. (*tristement*) Quelqu'un doit également prévenir sa mère. Moi, je ne peux pas, je ne pourrais pas !

RHEINBERG : Je vous en prie, faites-le, mon bon BENCHIMOL.

BENCHIMOL : Mais qu'est-ce que vous me racontez, « mon bon BENCHIMOL ». Vous croyez que j'ai un cœur de pierre ?

WURZLECHNER : Je vous en supplie, faites-le !

BENCHIMOL : Dites-moi seulement une chose : est-il encore vivant ?

WURZLECHNER : Il peut partir d'un moment à l'autre.

BENCHIMOL (*Il prend son téléphone*) : *Shema Israël. (Il prie en silence. Puis on le voit appeler et discuter)*

WURZLECHNER : Alors ?

BENCHIMOL (*Il raccroche*) : Elle arrive. Je lui ai dit que c'était grave mais sans rien dévoiler de la situation.

Scène 4

WURZLECHNER- RHEINBERG- BENCHIMOL- Hermine

WURZLECHNER : Nous devons prévenir sa femme. L'important c'est qu'avec ses pleurs, elle ne rende pas les choses encore plus difficiles.

RHEINBERG : La blessure ? C'est vraiment sérieux ?

WURZLECHNER : Quand je lui ai posé la question, le Docteur BICHLER a baissé la tête. La balle a perforé l'omoplate et touché le poumon, je n'en sais pas davantage. J'étais de dos quand tout s'est précipité. Mais selon les témoins, il n'y a pas de doute : le comte Schramm était au volant de sa voiture, il s'est arrêté à notre hauteur, a tiré sur Jacob et s'est enfuit.

RHEINBERG : Il a été arrêté ?

WURZLECHNER : La police le recherche activement.

BENCHIMOL : Pourquoi n'est-il pas à l'hôpital ?

WURZLECHNER : Il tenait absolument à revenir chez lui et le Docteur BICHLER n'a pas pu s'y opposer. On ne pouvait pas le contrarier. C'aurait été encore pire.

(Hermine entre)

RHEINBERG : Hermine !

Hermine : Oui, Frédéric ! (*WURZLECHNER et BENCHIMOL baissent la tête*)
Que se passe-t-il ?

RHEINBERG : Ma chère enfant, vous êtes une femme sensible. Vous savez que dans la vie il y a parfois toutes sortes de choses qui arrivent.

Hermine (*criant*) : Qu'est-ce qui est arrivé ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

WURZLECHNER : Jacob...

Hermine (*hors d'elle*) : Jacob ? Quoi Jacob ?

WURZLECHNER : Il a été victime d'une... tentative d'assassinat.

(*Hermine éclate en sanglots*)

Hermine : Où est-il ?

Scène 5

WURZLECHNER- RHEINBERG- Hermine- BENCHIMOL –

le maître d'hôtel- Dr. BICHLER- Jacob

(Entrent le maître d'hôtel et le Dr. BICHLER. Ils portent Jacob.)

Dr. BICHLER : Préparez un lit, s'il vous plaît.

Hermine *(se précipitant vers lui)* : Jacob !

WURZLECHNER : Chut !

Dr. BICHLER : Il s'est évanoui. Mettez-le là. *(Il se penche vers Jacob et s'adresse au maître d'hôtel)* Des serviettes, de l'eau, de la glace !

Le maître d'hôtel : Tout de suite !

(Le Docteur BICHLER refait le pansement de Jacob.)

Jacob *(ouvrant les yeux, doucement)* : Vous me faites mal, BICHLER. Hermine ! *(Elle se penche sur lui)*

Le maître d'hôtel *(murmure au Docteur BICHLER)* : Le lit est prêt. *(Puis il sort)*

Dr. BICHLER : Nous allons vous mettre au lit.

Jacob : Non, je veux rester ici. Où est Frank ?

WURZLECHNER : Je suis là !

Jacob : Merci ! Frank, tu te rappelles ce que je voulais ? Ton amitié !

Dr. BICHLER : Ne parlez pas.

Jacob *(Il caresse la main de WURZLECHNER)* : Mon bon vieux Frank ! Dis-le au rabbin... Comme Moïse de Mayence. *(murmurant)* Et à côté du corps était assise sa mère avec un sourire indéfinissable sur ses lèvres. *(Il s'évanouit)*

Le maître d'hôtel (*rentrant avec une cuvette et des serviettes*) : La glace arrive.

Hermine (*parlant au Dr. BICHLER*) : Je peux faire quelque chose ?

Dr. BICHLER (tristement) : Rien du tout, je le crains.

Scène 6

WURZLECHNER - RHEINBERG - Hermine - le maître d'hôtel – Dr. BICHLER
- Jacob

Mère de Jacob, pâle, les yeux secs, le visage rigide comme un masque. BENCHIMOL la tient par le bras.

Mère de Jacob : Où est mon fils ?

WURZLECHNER : Il s'est évanoui. Ne faisons pas de bruit.

Jacob (*revenant à lui-même*) : Dis-le au rabbin.

WURZLECHNER : Pourquoi parle-t-il du rabbin ? Pour l'extrême onction ?

BENCHIMOL : Nous, les Juifs, nous mourons seuls, sans extrême onction.

Jacob (*faiblement*) : Maman !

Mère de Jacob : Je suis ici avec toi !

Jacob : Aidez-moi à me lever !

(*Benchimol pleure en silence.*)

RHEINBERG : Contrôlez-vous, mon vieux !

BENCHIMOL : Pourquoi faut-il que ce soit lui qui parte, pourquoi pas nous !

(*Le Docteur BICHLER aide Jacob à se redresser avec l'aide de RHEINBERG.*)

Jacob (*prenant la main de sa mère et l'embrassant*) : Pardonne-moi la souffrance que je te cause. Juifs, mes frères, ils ne vous laisseront vivre que lorsque... que lorsque... (*Il murmure*) Je veux sortir ! Je veux sortir... du ghetto. (*Il tend les bras, tombe à la renverse et meurt*)

(*La mère de Jacob pousse un cri perçant, se jette à terre*)

Dr. BICHLER (*aux autres*) : Il est mort !

BENCHIMOL (*droit, d'une voix ferme*) : Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Béni soit le nom du Seigneur.

WURZLECHNER : Amen.

(Rideau)

POUR ALLER PLUS LOIN DANS LA REFLEXION

L'article *Une pièce oubliée à l'origine de la création de l'Etat d'Israël* est paru dans *A la page*, revue annuelle culturelle de langue française en Israël consacrée à l'art israélien et juif, numéro 1, 2018, pp 10-19. Cet article a été rédigé par Yehuda MORALY avant que *Le nouveau ghetto* ne soit joué à plusieurs reprises à Jérusalem en 2022.



UNE PIÈCE OUBLIÉE À L'ORIGINE DE LA CRÉATION DE L'ÉTAT D'ISRAËL :

Le Nouveau ghetto (1894) de Theodor HERZL

Avant d'écrire *Le nouveau ghetto*, en octobre 1894, HERZL ne croit pas à la possibilité d'un état juif. Par exemple, lorsqu'il rend compte, dans la *Neue Freie Presse* de la reprise d'une pièce d'Alexandre DUMAS fils, *La Femme de Claude* (1873) où l'un des personnages envisage le retour en Israël, il écrit :

Le bon Juif Daniel veut retrouver la vieille demeure ancestrale et y reconduire ses frères. Mais un homme comme Daniel devrait savoir que les Juifs n'ont plus rien à faire dans leur patrie historique. Il serait puéril d'aller chercher sa présence sur une carte, n'importe quel écolier le ferait. Mais si les Juifs retournaient dans leur patrie, ils se rendraient compte le jour suivant qu'ils ont cessé depuis longtemps d'être une nation. Depuis des siècles, ils se sont enracinés dans des nationalités différentes, et ce qui les rassemble ne vient que de pressions extérieures. Tous les peuples opprimés ont des caractéristiques juives et quand l'oppression disparaît, ils agissent comme des hommes libres⁴.

Or, après avoir écrit *Le nouveau ghetto* (très vite, en dix-sept jours, du 21 octobre au 8 novembre 1894) il écrit dans son *Journal* :

J'avais pensé qu'avec cette éruption dramatique je m'étais libéré du problème [juif]. Au contraire je devins de plus en plus profondément

⁴ Herzl, compte-rendu théâtral de *La Femme de Claude*, cité par Ernst PAWEL, *The Labyrinth of Exile*, FARRAR, STRAUS et GIROUX, New York, 1989, p. 198. Dans *La Femme de Claude*, Daniel et sa fille Rebecca s'expatrient et vont en Israël pour retrouver les dix tribus, réunir les Israélites dispersés sur les cinq continents, les ramener en Israël et rétablir Israël comme nation. En 1873, Edmond de ROTHSCHILD vit la pièce, reprise vingt ans plus tard, lorsque Herzl est à Paris. L'idée du retour en Israël est dans l'air, même avant *L'État juif*. En 1893, GOLDFADEN dans *Les Jours du Messie* montre des Juifs enfin heureux dans la Palestine rebâtie.

préoccupé par lui. La pensée en moi devint toujours plus forte que je devais faire quelque chose pour les Juifs. Pour la première fois, je me rendis à la synagogue de la rue de la Victoire et de nouveau je trouvais l'office solennel et émouvant. Bien des choses me rappelèrent ma jeunesse, la synagogue de la rue Tabak à Pest⁵.

Et quelques semaines après la rédaction de la seconde version, fin avril 1895, il aura l'illumination qui l'amène à rédiger *L'Etat juif*. Donc il semble bien que ce soit l'écriture de cette pièce qui ait provoqué un changement profond qui va l'amener à la conception d'un Etat juif⁶. Que s'est-il passé pendant l'écriture de cette pièce qui ait pu produire un tel retournement ?

Les circonstances de l'écriture de la pièce.

En 1894, HERZL est à Paris, en tant que correspondant d'un prestigieux journal viennois, la *Neue Freie Presse*. Cet éloignement de Vienne correspond aussi à un éloignement du théâtre. On ignore souvent que Théodore HERZL était avant tout un dramaturge, et un dramaturge reconnu dont les pièces étaient jouées dans les plus grands théâtres viennois. Il s'agit en général de pièces gaies faites pour amuser le public⁷. De vingt à trente-cinq ans, c'est presque une pièce par an

⁵ Herzl, *The complete diaries of Theodor HERZL*, Thomas YOSELOFF New York, 1960, t.I, p.11.

⁶ Le texte de *L'Etat juif* est rédigé quelques mois plus tard après la rédaction de la deuxième version du *Nouveau Ghetto*. Et l'Affaire DREYFUS ? La nouvelle de l'arrestation de Dreyfus a lieu le 29 octobre 1894 quelques jours après qu'Herzl ait commencé sa pièce. Le jugement a lieu le 22 décembre et la cérémonie de la dégradation le 5 janvier 1895, bien après la fin de la rédaction de la pièce. Et au début, HERZL pensait comme tout le monde que DREYFUS était coupable. L'Affaire ne commencera qu'en 1896 avec les textes de Bernard LAZARE qui démontrent son innocence. En ce qui concerne le revirement d'Herzl, l'Affaire DREYFUS est donc une fausse piste. Elle explique cependant l'audience qu'ont eu *L'Etat juif* et le projet sioniste dans un monde juif ébranlé par l'Affaire DREYFUS et le séisme qu'elle a provoqué.

⁷ *Kompagniarbeit* (Travail de groupe) - 1880 ; *Tabarin* (1884) –cette pièce restera au répertoire du Burgtheater, *Muttersöhnchen* (Le petit garçon de maman) – 1885 ; *Seine Hoheit* (Sa Majesté) – 1885 ;

qu'Herzl écrit et fait jouer. Or, après quinze ans d'activité théâtrale, et l'échec de sa dernière pièce, *La dame en noir*, HERZL pense qu'il n'est pas un grand dramaturge. Son départ de Vienne à Paris est aussi un abandon de la scène et la recherche de nouvelles voies. A Paris où il arrive en 1891, l'attend une atmosphère de bataille. La parution et l'extrême succès du livre d'Edouard DRUMONT, *La France juive* (1886), la création du journal *La Libre Parole*, le scandale de Panama (1893) où DRUMONT, de prison, révèle le nom des politiciens, des journalistes et des hommes d'affaires juifs impliqués dans l'affaire, crée une ambiance électrique. Une véritable croisade antisémite se livre à Paris. Une des méthodes utilisées par les partisans de Drumont, souvent aristocrates, est la déclaration en duel. Ils provoquent en duel des Juifs qui, souvent, n'ont pas la même habilité à ce genre de sport, ou les contraignent par des insultes à les provoquer en duel. Ainsi, le Marquis DE MORES, un aristocrate aventurier fondateur de la *Ligue antisémite de France* multiplie les scandales⁸ et les duels. Dans *La Libre Parole* était paru un article réclamant l'exclusion de tous les Juifs de l'armée française.

Aux protestations indignées qu'il reçut, DRUMONT répliqua : « Que les officiers juifs blessés par nos articles désignent parmi eux le nombre de délégués qu'ils voudront, nous leur opposerons un nombre égal d'épées françaises »⁹.

Le capitaine de dragons André CREMIEUX-FOA provoque Drumont en duel, l'affronte le 1^{er} juin 1892 et se bat, le 20 juin 1892, avec un autre

Wildddiebe (Les Braconniers) – 1889 ; *Was wird man sagen* (Que diront les gens ?) – 1890 ; *Die dame in Schwarz* (La dame en noir) – 1890 ; *Prinzen aus Genieland* (Princes de Genieland) – 1891, etc...

⁸ Le 25 mai 1892, le Marquis de MORES et des rédacteurs de *La Libre Parole* vont troubler le mariage de Juliette de ROTHSCHILD à la synagogue de la Victoire. Ils insultent les invités, jettent des boules puantes et du vitriol sur les robes des femmes, distribuent *L'Anti-Youtre* en hurlant *A bas les Juifs*. Penser qu'aujourd'hui, à Garches, le Marquis de MORES a droit à une avenue !

⁹ *Le Nouvel Observateur*, « MAYER, DREYFUS oublié », juin 1993.

rédacteur de *La Libre Parole*, le Comte Pradel de Lamar. Un incident survenu entre les témoins provoque un autre duel, cette fois-ci entre le Marquis DE MORES, bretteur quasi-professionnel et Armand Mayer, polytechnicien, capitaine du Génie. MAYER fut atteint en pleine poitrine et mourut quelques heures plus tard à l'hôpital. Ses obsèques, célébrées le 26 juin à Paris, attirent une foule considérable, bouleversée par la mort précoce de cet officier¹⁰. Le souvenir de cette mort absurde trouve son écho, deux ans plus tard, dans l'écriture de la pièce. Voici la manière dont HERZL décrit son inspiration, dans son *Journal*. Il se trouve chez un ami sculpteur, SAMUEL Friedrich Beer, qui réalise son buste.

Nous évoquâmes le fait qu'il n'est pas très profitable pour les Juifs de devenir artistes et d'abandonner la course après l'argent. Nous ne pouvons pas sortir du Ghetto. Je parlai avec beaucoup d'émotion sur le sujet et même quand je sortis de chez lui, l'exaltation continua. L'intrigue de la pièce émergea avec la vitesse du rêve du puiseur d'eau dans le conte des *Mille et une nuits*. Je pense que je n'avais pas terminé la distance qui sépare la rue Descombes de la Place Pereire que toute l'œuvre était déjà terminée dans ma tête. Le jour suivant je me mis au travail. Trois semaines bénies d'ardeur et de création¹¹.

Il se met donc au travail le 21 octobre 1894 et le 8 novembre, il a déjà terminé la première version qu'il envoie à son ami Arthur SCHNITZLER. Il ne veut pas que la pièce soit publiée sous son nom et demande à SCHNITZLER de la présenter à des théâtres viennois, ou allemands, sous un nom d'emprunt. En même temps, les deux amis échangent leurs

¹⁰ Voir Grégoire KAUFMAN, thèse sur *DRUMONT* publiée chez Perrin en 2006 et Marcel Thomas *ESTERHAZY ou l'envers de l'Affaire DREYFUS*, Vernal, Paris, 1989, pp. 132-133.

¹¹ Herzl, *The complete diaries of Theodor Herzl*, op.cit., p.11.

impressions sur l'intrigue et les personnages¹². SCHNITZLER n'aime pas beaucoup la pièce. Ce qui le choque surtout c'est la représentation de la question juive. Il écrira plus tard, après la mort d'Herzl :

Je n'ai connu jusqu'à présent qu'un seul véritable antisémite et je crains de l'admettre, c'était un célèbre dirigeant sioniste¹³.

SCHNITZLER voudrait le voir ajouter un personnage juif sympathique et HERZL lui répond que s'il n'a pas mis de personnage juif sympathique dans la pièce c'est qu'il n'en voit pas dans la réalité viennoise. Surtout, SCHNITZLER s'oppose aux dernières paroles prononcées par le héros, Jacob SAMUEL, au moment de mourir :

Juifs, mes frères, on ne vous laissera vivre que si vous apprenez à mourir.

Il trouve que depuis des siècles les Juifs n'ont pas de leçon à prendre sur ce sujet. Alors, *Le nouveau ghetto*, une mauvaise pièce ? Une pièce antisémite ? La pièce a un rythme remarquablement vif et offre, à mon avis, des personnages passionnants, au moins du point de vue biographique et historique. Que raconte la pièce ?

L'acte I se déroule dans le luxueux salon de la famille Hellman. Hermine HELLMAN épouse, ce jour-même, un jeune avocat, Jacob SAMUEL, connu pour sa droiture. L'exposition est assurée par deux personnages hauts en couleur : Emmanuel WASSERSTEIN, un Juif de l'Est qui maîtrise mal la langue allemande et le Docteur BICHLER, un Juif converti au catholicisme. Emmanuel WASSERSTEIN a lui-même courtoisé

¹² Voir à ce sujet Jacques Le Rider *Wien als Das neue ghetto ? Arthur Schnitzler und Theodor Herzl im Dialog*, Picus Verlag Wien, Wien 2012 et le cours qu'il a donné à la Société d'études juives en février 2013, diffusé sur le site *Akadem*.

¹³ A. Schnitzler, *The road to the open*, p. 69, cite par Ernst Pawel, *Theodore Herzl, from assimilation to Zionism, op.cit.*, p. 154.

Hermine HELLMAN, une belle blonde aux yeux bleus, mais des revers à la Bourse lui ont fait perdre sa fortune. Dans une société où l'argent est une valeur essentielle, le voici rejeté. Il travaille pour un riche financier juif, Fritz RHEINBERG, beau-frère d'Hermine. Les mariés et les invités arrivent. Un des personnages les plus honorés est un ami de RHEINBERG, le Comte VON SCHRAMM. Or, au moment d'être présentés, le nouveau marié, Jacob et le Comte semblent se reconnaître et se serrent la main avec une extrême froideur. Jacob confie à son ami non-Juif, Frantz WURZLECHNER, la raison de cette conduite étrange. Il y a quelques années, un stupide incident a conduit le Comte VON SCHRAMM à le provoquer en duel. Jacob, dont le père était alors gravement malade et dont on peut aussi supposer qu'il n'est pas aussi aguerri au maniement de l'épée que le Comte VON SCHRAMM, militaire, refuse de se battre et présente ses excuses aux témoins du Comte, ce qui, selon le code de l'honneur, est un acte d'une insigne infamie. WURZLECHNER lui conseille d'oublier l'affaire, mais l'acte se termine sur ce sentiment d'étrangeté qu'il ressent soudainement par rapport à son ami juif, à ce monde oriental qui s'agite autour de lui.

L'acte II consomme la rupture entre Jacob et Frantz. Nous sommes dans l'appartement des jeunes mariés, qui sert aussi de bureau à l'avocat. WURZLECHNER, son meilleur ami, lui aussi avocat, arrive tôt le matin et le surprend dans l'écriture d'une grande œuvre, un nouveau système combinant le socialisme et le capitalisme. WURZLECHNER ne le laisse pas entrer dans les détails : il veut rompre toute relation avec lui. Son entourage est trop juif et cela pourrait lui causer du tort. Il veut se lancer dans la politique, entrer dans un parti antisémite. Extrêmement troublé par cette rupture, Jacob refuse le prêt que lui proposait son ami et le sollicite de son riche beau-frère,

RHEINBERG. Celui-ci a justement besoin d'un avocat pour préparer le contrat qui doit le lier au Comte Von Schramm. Le vieil aristocrate veut en effet transformer son affaire de mines de charbon en Société à actions. Il compte sur RHEINBERG et le prestige qu'il a à la Bourse pour mettre l'affaire à flot. Jacob accepte mais au même moment arrive Peter VEDNIK, un mineur de la mine appartenant à Von Schramm. Il lui décrit la terrible situation des mineurs. Jacob, révolté, au lieu de préparer ce contrat qui lui donnerait ce travail dont il a si désespérément besoin, part aider les mineurs dans leur lutte contre Von Schramm.

L'acte III se déroule six semaines plus tard dans la somptueuse demeure des RHEINBERG. WASSERSTEIN que la spéculation sur le charbon a rendu très riche prend conseil de Charlotte RHEINBERG à propos de l'ameublement de sa propre somptueuse demeure. La grève des mineurs a eu des circonstances catastrophiques. La mine s'est remplie d'eau et lorsque les mineurs, vaincus par la faim, ont voulu reprendre le travail, les couloirs de la mine se sont effondrés, entraînant la mort de centaines d'entre eux. Jacob SAMUEL arrive sur les entrefaites, accompagné du Rabbin FRIEDHEIMER. Encore une fois, il œuvre, non pas pour ses propres intérêts, mais, par noblesse d'âme, pour ceux d'autrui. Sachant que la chute des actions des mines de charbon a ruiné VON SCHRAMM, il vient demander de son beau-frère d'aider le Comte à échapper à la ruine. Mais RHEINBERG est lui-même ruiné par la chute des actions et lorsque VON SCHRAMM vient, fou de rage, demander des comptes, il se dérobe. Jacob SAMUEL se sacrifie et assume la tâche difficile d'expliquer au Comte les raisons de sa ruine. Dans l'affrontement, Von Schramm le traite de sale Juif et lui rappelle qu'il y a des années, Jacob SAMUEL avait refusé de se battre en duel avec lui,

faisant ainsi preuve de lâcheté. C'en est trop. Jacob gifle VON SCHRAMM. WASSERSTEIN est ravi mais le Rabbin FRIEDHEIMER comprend que le sens de l'honneur de Jacob l'a mis dans une très mauvaise passe.

A l'acte final, nous retournons dans l'appartement-bureau de Jacob SAMUEL. RHEINBERG vient demander à Hermine de plaider en sa faveur auprès de WASSERSTEIN devenu très riche alors que lui, RHEINBERG, est dans une très mauvaise passe. WASSERSTEIN par une subtile opération boursière a « coincé » RHEINBERG et peut le ruiner. Mais il se montre généreux envers le beau-frère d'Hermine dont il est toujours amoureux. Jacob SAMUEL s'est battu en duel avec VON SCHRAMM et le Comte l'a gravement blessé. Le malheureux jeune homme arrive, porté, sur scène. Dans son agonie, il souhaite sortir du ghetto moral où la Société le condamne à rester.

La pièce fut publiée en 1897, dans les éditions du journal *Die Welt*, jouée en 1898 au Kart Theater du 5 janvier au 15 février 1898 puis à Berlin, au Thalia Theater, à partir du 5 février et enfin à Prague, au Deutsches Theater, en juin 1898. Etrangement, elle n'a, je crois, jamais été représentée en Israël, ni ailleurs, depuis.

C'est que l'œuvre déconcerte. Toute la presse en rend compte, vue la popularité extrême de HERZL, et comme journaliste et comme dirigeant de ce nouveau mouvement dont tout le monde parle, le Sionisme. Mais, comme le dit Jacques Le Rider dans le cours qu'il a donné à la Société d'Etudes Juives en février 2013, personne ne sait trop quoi en dire. La pièce avait d'abord été refusée par la censure. Elle obtient l'autorisation nécessaire après un avis paradoxalement favorable disant que son message est assez fidèle à l'antisémitisme ambiant – en ce qu'elle présente des Juifs fort peu sympathiques. C'est ce que pensera

un ami de HERZL qui devait traduire la pièce en hébreu mais ne le fait pas car il pense, comme SCHNITZLER que les personnages juifs y sont extrêmement négatifs. Donc *Le nouveau ghetto*, une pièce antisémite ? Il n'en est rien. HERZL montre que si l'ancien ghetto a disparu, les Juifs vivent tout de même dans un autre ghetto, moral celui-là, qui les étouffe –et dont il leur faut absolument sortir. Elle est l'endroit imaginaire où Herzl, le Juif assimilé, devient un Juif fier de sa race.

Une pièce biographique.

Si le duel MORES-MAYER a pu être le point de départ de l'écriture de la pièce, il est évident que HERZL s'est entièrement projeté dans ce conflit Juif-Aristocrate qui est si central dans sa propre vie. Jacob SAMUEL est un avocat sans clientèle, un Juif aux penchants aristocrates comme HERZL est lui-même tout imprégné des valeurs aristocratiques assimilées pendant son éducation (et comme le sera Friedrich LOEWENBERG, lui aussi avocat sans travail, dans *Altneuland*). Face à ces Juifs aristocratiques, la Société viennoise de la fin du XIXème siècle : des non-Juifs qui les repoussent, de moins en moins poliment, et des Juifs d'affaires qui semblent répugnants, justement parce qu'ils n'obéissent pas au code des valeurs aristocratiques. Jacob SAMUEL, comme Herzl et plus tard Friedrich LOEWENBERG dans *Altneuland* (ou Heinrich KANA, l'ami d'Herzl, dont le suicide l'a si fortement ébranlé), sont de bons élèves. Ils ont assimilé les valeurs de l'éducation enseignée dans les lycées du monde occidental. Ces valeurs sont profondément aristocratiques : amour de l'art, de l'honneur, mépris de la matière, de l'argent, de la mort ; altruisme, générosité, esprit chevaleresque, volonté d'aider le faible et l'opprimé.

Imprégnés de ces valeurs, HERZL-Jacob SAMUEL ne peuvent que mépriser les Juifs d'affaires, qui ne connaissent que leurs propres intérêts. Dans la réalité, HERZL n'avait pas à chercher très loin, son beau-père, NASCHAUER, le riche industriel dont il dissipera (très aristocratiquement) la fortune pour l'édification du rêve sioniste, les banquiers qu'il rencontre à Paris, le Baron DE HIRSH, les ROTHSCHILD qu'il fustige dans son *Journal*. Et les aristocrates, non d'âme mais de naissance, pour qui il nourrit une admiration infinie mais qui n'ont pour lui, Juif, qu'un mépris infini, montrent en fait un attachement profond à cet argent, dont ils ont si cruellement besoin pour leurs fêtes et leurs élégances.

L'histoire du duel MORES-MAYER a sans doute aussi réveillé en lui un souvenir qui le brûle encore. Journaliste à Vienne, un accident ridicule, dans un café, l'a fait s'engager dans une affaire de duel dont il s'est tiré, comme Jacob SAMUEL, en présentant ses excuses. Également droit-venues de sa propre existence, la femme de Jacob, Hermine et sa mère. Julie NASCHAUER, la femme d'Herzl, est aussi une fille de millionnaire totalement étrangère aux rêves de son mari. Et dans la pièce, on est frappé par la force émouvante du personnage de la mère de Jacob SAMUEL. Son désespoir, face à la mort de ce fils unique, anticipe prophétiquement le désespoir de la mère de Herzl, Jeanette HERZL, elle aussi une femme forte, passionnément attachée à son fils unique à qui elle survivra plus de sept ans. Ainsi, à un premier niveau, la pièce nous propose une plongée dans l'univers de HERZL et met le doigt sur son paradoxe. Juif, c'est-à-dire considéré par les autres comme ce qu'il y a de moins noble au monde, il est possédé à l'extrême par des valeurs aristocratiques qui le coupent de son peuple.

La société viennoise et européenne de la fin du XIXème siècle.

De manière plus générale, la pièce trace un tableau de la Société viennoise et européenne de la fin du XIX^{ème} siècle. Et d'abord, le déclin de la noblesse. Ces nobles, si admirés, si centraux dans l'imaginaire occidental, continuent en fait un déclin dont WAGNER avait déjà fait le thème de sa *Tétralogie de l'anneau*. Victimes de leurs propres valeurs, refusant l'activité, vulgaire, ils ne peuvent subsister que par des mariages riches ou, comme VON SCHRAMM, par des expédients¹⁴. Face à ces marionnettes, dont souvent la bêtise n'a d'égale que la brutalité, un prolétariat martyr, représenté par un personnage extrêmement digne et attachant, Peter VEDNIK. Un prolétariat qui n'est lui-même pas très tendre pour les Juifs, comme le montre le début de la pièce où la cuisinière et la femme de chambre dénigrent le mariage des riches Juifs, avec leurs femmes étincelantes de diamants « gros comme des rochers ». Méprisés par les aristocrates, haïs par le prolétariat, les nouveaux riches juifs sont liés à la Bourse et à ses acrobaties¹⁵. Ces

¹⁴ On retrouve ces personnages futiles, étincelants et profondément négatifs dans tout un groupe de pièces de l'époque, montrant des aristocrates futiles victimes de Juifs calculateurs : *Le Prince d'Aurec* (Henri Lavedan, 1892), *Décadence* (Albert GUINON, 1898), *Israël* (Gyp, 1898), ensemble de sketches féroces. Quant au *Baptême* (Alfred Savoir et Ferdinand NOZIERE, 1907) ou à *Israël* (Henri BERNSTEIN, 1908), ces deux pièces, pourtant écrites par des Juifs, ne sont tendres ni pour les aristocrates, ni pour les Juifs.

¹⁵ La principale difficulté à comprendre la pièce aujourd'hui consiste dans la complication des détails de la vie boursière, sans doute familière au public de l'époque mais qui nous est totalement étrangère. Je tente d'éclaircir les faits. Le Comte VON SCHRAMM transforme une affaire familiale (les mines de charbon) en Société à actions, qu'il met en vente en surestimant la valeur réelle de son affaire, grâce à l'aval fourni par RHEINBERG dont la réputation en Bourse est sûre. Comme il a besoin d'argent, il emprunte à la Banque et donne son tiers de parts en garantie. La grève des mineurs et l'accident meurtrier qui suit font s'effondrer le cours des actions. La Banque craignant une nouvelle chute met les actions en vente pour une bouchée de pain. Voici les SCHRAMM ruinés.

L'autre phénomène, celui de vente à terme, est plus difficile à comprendre. Le vendeur s'engage à fournir des actions après une période variable. Si, au bout de cette période, les actions ont monté, le vendeur a perdu, l'acheteur a gagné. RHEINBERG jouant officiellement sur la hausse des actions de la mine mais sachant qu'elles vont chuter, s'est engagé à fournir des actions de la mine à une date précise. Il n'en a pas en caisse et compte les acheter au dernier moment, misant sur leur baisse. Or, au moment où il veut les acheter pour les livrer aux clients, il n'en trouve plus sur le marché. En secret, WASSERSTEIN qui pensait que quelqu'un ferait ce calcul a tout racheté. Celui qui voudra alors acheter des actions est forcé de passer par lui et de les lui acheter à n'importe quel prix. Contraint par l'honneur boursier à honorer ses promesses, RHEINBERG est en risque d'être ruiné. Mais WASSERSTEIN se montre généreux et les LUI vend à prix

fortunes rapidement gagnées ne peuvent qu'exciter la haine des non-Juifs. L'antisémitisme devenu code culturel à la fin du XIX^{ème} siècle surprend énormément les Juifs assimilés de Vienne. Quelques mois après l'écriture de la pièce, Karl LUEGER sera élu maire de Vienne avec un programme ouvertement antisémite. Il entrera en fonction en 1897, l'année du Congrès de Bâle. Il y a aussi les convertis. Le personnage du Docteur BICHLER est extrêmement positif. Il comprend tout le monde, WASSERSTEIN, SAMUEL, les mineurs. Il comprend même l'hostilité du Rabbín envers lui. Mais sa conversion, dit-il, n'a rien résolu. Les non-Juifs continuent à le considérer comme un Juif. Il appartient comme les autres au ghetto aux parois invisibles où sont enfermés les Juifs de Vienne¹⁶. Quant à WASSERSTEIN, « le Juif de l'Est », vulgaire mais généreux, il me semble être le personnage principal de la pièce. Il l'ouvre par son désespoir et au tomber du rideau, il est à la fois digne et sensible, conscient de ses faiblesses et sachant se montrer d'une générosité dont les nobles personnages sont bien incapables.

L'écriture de la pièce agit sur HERZL comme un processus psychodramatique.

Comment fonctionne le processus psychodramatique ? On reconstitue une scène traumatisante. Le protagoniste choisit parmi le groupe les personnes qui vont jouer les principaux personnages. Puis cette scène récente, réactivée, s'ouvre sur une autre scène refoulée, où se trouvent des éléments profondément ancrés dans le psychisme du

raisonnable. Cette présence CENTRALE des Juifs à la Bourse semble constituer une réalité puisqu'elle est centrale dans de nombreuses pièces ou des films de la première moitié du XX^{ème} siècle (*Le Baptême*, *L'Invitation au château*, etc...). Dans le film antisémite, *Die Rothschilds Aktien Auf Waterloo* (1940), on montre comment les ROTHSCCHILD, en 1815, répandent la fausse nouvelle de la victoire de Napoléon. Les cours s'effondrent. Ils rachètent tout et lorsque la défaite est connue et que les cours remontent ils ont gagné, par cette ruse, une fortune colossale, « suffisante pour acheter toute l'Angleterre ».

¹⁶ Le phénomène de la conversion des Juifs est courant dans la Société viennoise. MAHLER s'est converti pour pouvoir diriger l'Opéra de Vienne. SHOENBERG s'est converti avant de retourner à la foi de ses pères. Et le directeur du journal où travaillait HERZL, *Die Neue Presse* était lui-même un Juif converti. Le fils unique de Herzl, Hans, se convertira plusieurs fois, avant de se suicider.

protagoniste. Quand FREUD dit : « Que s'est-il passé ? Racontez-moi », MORENO (le fondateur, viennois lui-aussi, du psychodrame) dit : « Que s'est-il passé ? Montrez-moi ». Le protagoniste doit alors se rendre compte du lien entre les deux scènes, l'ancienne et la nouvelle. Par exemple, une scène récente de conflit avec un collègue s'ouvre sur un ancien rapport conflictuel avec le père. L'association entre les deux scènes permet de dédramatiser le conflit actuel et de se débarrasser du conflit ancien qui n'a plus aucune raison d'être mais continue d'influencer en profondeur le comportement. Le protagoniste contemplant les faits de l'extérieur se purifie de ce qui l'entravait.

Dans l'écriture du *Nouveau ghetto*, HERZL se projette entièrement dans Jacob qui fonctionne comme un double psychodramatique parfait. Jacob est un Juif aristocratique, persuadé, en bon élève qu'il est, de la valeur des notions aristocratiques que lui a inculquées son éducation non-juive : mépris de la matière et donc de l'argent ; amour de l'honneur, du sacrifice ; mépris de la mort. Or dans la pièce ces valeurs aristocratiques le détruisent. Le mépris de l'argent fait qu'il n'arrive pas à faire vivre son ménage. Le mépris de la mort a pour conséquence de se faire tuer en duel. Sa générosité et sa volonté d'aider le faible ont des conséquences fatales. Il aide les mineurs à organiser la grève mais cette grève va leur nuire comme elle va nuire à RHEINBERG, VON SCHRAMM et lui-même. Et les véritables aristocrates dans la pièce, ne s'embarrassent pas du tout de valeurs aristocratiques. L'argent est pour eux la suprême valeur. Ils sont prêts à toutes les bassesses, à toutes les violences pour en obtenir. Von Schramm, le Comte, se conduit horriblement. De toutes façons, les non-Juifs rejeteront toujours Herzl-Jacob. Et la scène de la séparation avec l'ami non-Juif est essentielle. Il ne sera jamais leur semblable. Ainsi, cette scène (récente) du duel

MORES-MAYER s'ouvre sur sa propre position de Juif aristocrate (il dit Juif artiste mais c'est la même chose) dans la Société viennoise. Herzl-Jacob s'aperçoivent qu'ils sont les propres responsables de leur échec, de leur malaise, de leur profonde inadaptation. Et peu à peu, le Juif non-aristocratique, le Juif de Bourse, ridicule, Emmanuel WASSERSTEIN, qui commence la pièce en tant que clown la termine en tant que héros. Il est l'exact contraire de Jacob. L'argent est sa principale valeur parce qu'il voit les choses comme elles sont. L'honneur n'a pour lui aucune importance. Il accepte de se faire traiter comme une loque par RHEINBERG. Quand le Comte Von Schramm menace Jacob de duel, WASSERSTEIN n'éprouve aucune crainte. Lui n'ira jamais se battre en duel. Jamais, il ne préférera la mort au déshonneur. Ses valeurs sont ailleurs. C'est un homme simple. Il se montre parfaitement généreux envers RHEINBERG qu'il pourrait ruiner- et ne le fait pas. Il a une sincère pitié pour les mineurs. Il est sincèrement amoureux d'Hermine qu'il épousera sans doute dès le deuil terminé. Ce Juif non-aristocratique réussit en tout, pas seulement en affaires. Acceptant d'être considéré comme moins que rien par les autres, il aura tout, argent et bonheur. Toute l'action de la pièce est un renversement d'optique : le Juif non-aristocratique (WASSERSTEIN) devient le héros et le Juif aristocratique meurt, tué par ses propres contradictions. Ainsi, comme dans un acte psychodramatique, HERZL a pris comme point de départ le duel absurde de MORES-MAYER (où un Juif profondément aristocratique est tué par un aristocrate gangster). Cette scène s'ouvre sur sa propre position dans la Société viennoise. HERZL et Jacob sont entravés par des valeurs qu'ils vénèrent tandis que les vrais aristocrates ne respectent, eux, que l'argent et la réussite. Il s'aperçoit que les valeurs aristocratiques le détruisent. Franz WURZLECHNER l'abandonne. VON SCHRAMM le tue. Tandis

que le Juif non-aristocrate, WASSERSTEIN, réussit dans tout. Herzl se libère, dans la pièce, de son désir d'assimilation à l'aristocratie. Il commence, avec l'invention du personnage WASSERSTEIN, à estimer les valeurs juives. Et tout naturellement après l'écriture de la pièce, Herzl retourne à la synagogue et commence à réfléchir à une action réelle qui modifiera la situation. Seul un état juif où les Juifs pourront vivre libres peut les délivrer de ces valeurs occidentales qui les tuent. Après *Le nouveau ghetto*, HERZL veut édifier un état, et non plus être un dramaturge célèbre.

Le Nouveau ghetto n'est pas une mauvaise pièce, ni une pièce antisémite. Le rythme en est vif, les personnages attachants, humains. La valeur historique du texte est évidente, pas seulement un voyage dans la Vienne de la Belle époque mais dans toute l'Europe de la fin du XIX^{ème} siècle. Ses aristocrates en déclin, ses Juifs en ascension constante, l'antisémitisme, l'assimilation. C'est surtout une plongée dans le cœur d'HERZL lui-même, un rêve qui reflète et anticipe souvent sur les événements : la femme-enfant étrangère aux secrètes préoccupations, l'attachement passionné à la mère, le désespoir de celle-ci devant la mort du fils unique, le pouvoir de sacrifier ses propres intérêts aux intérêts de l'autre. Surtout, la pièce nous montre la métamorphose d'HERZL. Comme dans le processus du psychodrame où le protagoniste en revivant la scène se libère du traumatisme dont il constate –en observateur- la relativité, HERZL revit avec l'écriture du *Nouveau ghetto*, son admiration passionnée pour l'aristocratie et la culture occidentale. Il réalise, à travers la brutalité vulgaire du Comte VON SCHRAMM, à quel point ces valeurs sont vaines et ne font que le détruire. Au contraire, le personnage du « Juif de l'Est », Emmanuel

WASSERSTEIN, conçu au début pour n'être que le comic-release du drame, devient de plus en plus central et positif. Sa vulgarité cache une générosité plus solide et plus efficace que celle de Jacob SAMUEL. Ainsi, après l'écriture du *Nouveau ghetto*, HERZL a perdu ses illusions sur le monde occidental qu'il admirait si passionnément. Les Juifs apparemment libérés, vivent dans un ghetto moral : gare à celui qui ose en sortir. C'est ailleurs qu'il leur faut aller chercher le sens de leur vie. Et ce n'est pas par hasard que quelques mois après l'écriture du *Nouveau ghetto* a lieu l'illumination qui l'amènera à écrire *L'Etat juif*. Entendus d'Israël, soixante-dix ans après la fondation de l'Etat, les derniers mots de Jacob SAMUEL, qui semblaient si vains à Arthur SCHNITZLER et si mystérieux au public de la pièce prennent soudain une nouvelle signification :

Juifs si vous voulez qu'on vous laisse vivre, il faut que vous appreniez à mourir.

Au-delà du pathétique avocat juif, absurdement tué dans un duel absurde, victime de ses rêves d'assimilation, impossibles, on entrevoit le nouvel homme israélien, création de ce dramaturge devenu prophète, Théodore HERZL.

Yehuda MORALY